

sonnelles quasi-annuelles. Au lendemain de la dernière guerre mondiale, la transformation des structures agricoles sonna le glas des métiers traditionnels du milieu paysan. Enfin, récemment, la modernisation des matériels d'exploitation, et le développement d'industries nouvelles donnèrent le coup de grâce aux derniers maréchaux-ferrants et aux ouvriers-cultivateurs du « dernier carré ».

METIERS D'ANTAN

Les tableaux A et B (pp. 60 et 61), montrent assez bien qu'elles étaient, en dehors de celle de « laboureur », c'est-à-dire de cultivateur, les professions qu'on rencontrait dans nos campagnes, sous l'ancien régime et au milieu du XIX^e siècle. Il faut bien souligner qu'à cette époque, tous les habitants de Briaucourt, à de rares exceptions près, étaient laboureurs. Il n'y a guère eu qu'un maître pêcheur et un maréchal-ferrant qui ne furent pas imposés pour une petite culture. Le curé et le « recteur d'escolle » disposaient chacun d'une grange et d'une écurie. Le notaire était imposé pour un journal, une quarte, et deux voitures (de foin). C'est à peu près ce que cultivait et récoltait un tisserand. Un charpentier fut imposé pour une exploitation relativement importante pour un artisan : 3 journaux, 3 quartes, 3 voitures et 2 ouvrées (de vigne). Comme on peut le voir par les quelques notes figurant sur le tableau, certains habitants cumulaient deux occupations. Il fallait bien satisfaire par les moyens du village, sans aller chercher loin ailleurs, tous les besoins des hommes en nourriture, en vêtements, en bâtiment, en matériels divers de culture, en harnachement pour les animaux, loger le vin et préparer le chanvre pour le tissage. La vie en circuit local fermé, ou peu ouvert, et en économie d'abord de subsistance imposait une diversité de métiers connexes à l'activité la plus importante et la plus générale : l'agriculture.

APERÇUS SUR LES TRAVAUX DES ANCIENS « LABOUREURS »

A l'époque dont nous parlons, et qui durera longtemps, les prés étaient relativement peu étendus par rapport aux surfaces considérables qu'ils occupent aujourd'hui.

LA NOUVELLE REVUE FRANC-COMTOISE

Directeur-Fondateur : H. CHAZELLE

N° 54

Tome XIV - Fascicule 2

METIERS D'ANTAN et D'HIER entre Lanterne et Semouse

INTRODUCTION

Causes et facteurs de leur disparition.

I METIERS D'ANTAN.

- Aperçus sur les travaux des anciens laboureurs : les foins et les regains - la moisson et le battage - la récolte des pommes de terre.
- Professions oubliées : dans le bois - dans le fer - dans la pierre - dans le tissage - au moulin - dans la poterie - dans la sidérurgie des environs.
- de père en fils.

II METIERS D'HIER.

- Les ouvriers d'usine - cultivateurs.
- Les « derniers carrés » d'artisans de village et d'ouvriers forestiers.
- De deux petites industries sans lendemain.
- La disparition des commerces locaux.
- Rappel de petits métiers.

III L'AGONIE DE LA BRODERIE A LA MAIN.

CONCLUSIONS.

- Le changement du visage humain de nos villages.
- L'apport culturel de l'histoire des métiers disparus.

Poursuivant nos études concernant le passé des villages, notamment de Briaucourt, situés entre Lanterne et Semouse, du Beuchot d'Hauteville, sur la Roge, à Conflans, qui porte bien son nom, nous voudrions aujourd'hui essayer de faire revivre, au moins dans les esprits, les métiers et les petites industries qui ont disparu au fil des années et de l'évolution économique depuis deux siècles environ.

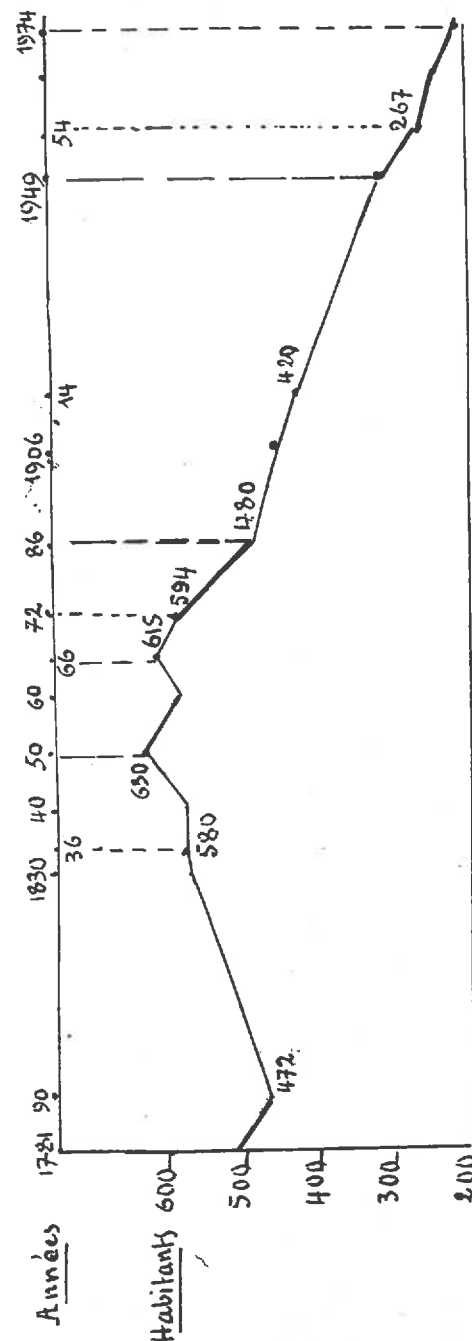
Avant de les rappeler, et, pour les plus typiques d'entre eux, de les présenter avec quelques détails concrets, il convient de souligner que le rythme de leur déclin est étroitement lié à celui de la déperdition de potentiel humain, dont nous donnons ci-contre le diagramme représentatif. Parce que la plupart de ces métiers étaient connexes à l'activité agricole, il est évident qu'ils devaient perdre de leur utilité au fur et à mesure que la population diminuait, que l'économie locale devenait de moins en moins de subsistance, que le nombre des exploitations agricoles familiales en faire-valoir direct s'amenuisait et que l'outillage se perfectionnait jusqu'à devenir mécanique et à traction automobile.

Un facteur important de cette évolution est que nos villages abandonnant petit à petit leur mode de vie en circuit longtemps fermé, s'ouvrirent de plus en plus vers l'extérieur grâce aux progrès des voies et des moyens de communication. Dans l'exode rural, comme dans l'extension à plus longue portée des transactions commerciales, l'ouverture au trafic du tronçon Port d'Atelier - Conflans Varigney de la voie ferrée stratégique qui devait relier la ligne Paris-Bâle à celle de Paris-Strasbourg marque, en 1853, le début du premier stade assez important.

Ayant eu la chance de dépouiller les rôles d'imposition de la période 1768-1790, notre exposé partira de cette époque. Un extrait du registre des patentes nous permettra de faire état de certains métiers commerciaux nouveaux vers 1845-50 alors que l'essor démographique a atteint son apogée.

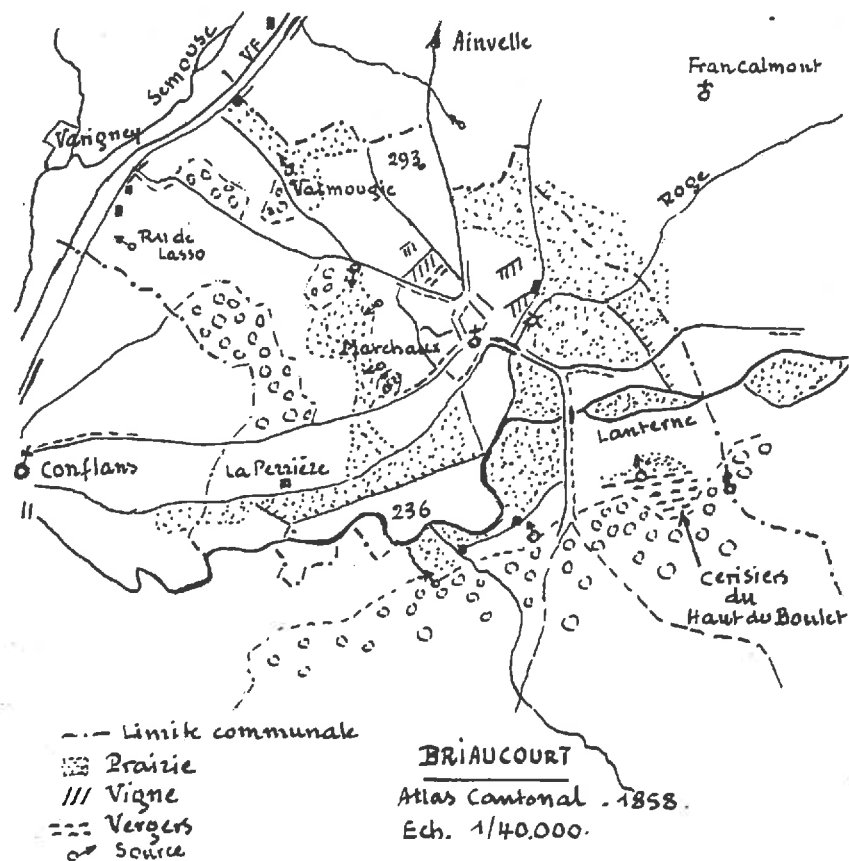
En ce qui concerne la longue période de grand exode rural qui démarra si rapidement au lendemain de la guerre de 1870-71, nous répercuterons les échos des témoignages de nombreux « anciens » parents et amis que nous avons pu recueillir en leur temps. Pour les années écoulées depuis la

Mouvements de la Population de Briaucourt.



correspondant au mouvement du faucheur sur toute la longueur du pré, puis en petites meules (en « biques ») avant la tombée de la nuit pour éviter au plus grand volume de fourrage de subir la rosée du matin, puis, après l'avoir étendu et retourné, fané une deux ou plusieurs fois selon l'ensoleillement, la mise en meules plus importantes (les « valmons »).

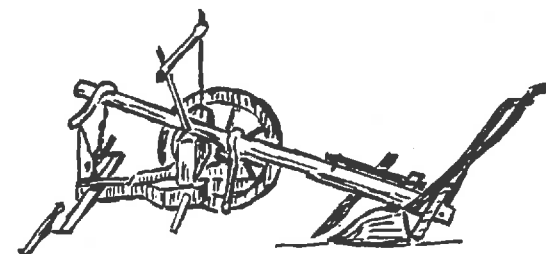
« Faire la voiture » était tout un art. Le chargement effectué par rangs successifs de même épaisseur et bien « bordés »



sur les côtés, bien équilibré, était fixé par une perche fixée à l'échelle avant du véhicule et maintenue par une corde enroulée à l'arrière sur le « virot », un rondin écorcé et poli tournant sur un support solidement boulonné et muni d'un système de blocage à levier et à crémaillère.

Enfin le foin était engrangé à la fourche, et par relais de fourches, deux ou trois au fur et à mesure que la hauteur du stock augmentait.

Ils ne couvraient pas toute la plaine de la Lanterne et de la Roge. Sur le plateau, la prairie était cantonnée dans le fond des vallons principaux de « Marchaux » et de « Valmougie » et celui du « Ru de Lasso » entre les Josimonts était sans herbe, ainsi que le montre la carte de l'Atlas cantonal de 1858, (dont nous présentons à la page 62 une reproduction). Sur les terrains au sol favorable et les mieux exposés on trouvait des vignes, des vergers de pommiers et de pruniers, notamment de « quetsches », des champs de cerisiers pour le « kirsch », bien entretenus, maintenant disparus. Tout le reste du « finage » était labouré.



Charrue de l'Encyclopédie .1762.

C'est pourquoi, l'exploitant agricole n'était pas dénommé cultivateur mais laboureur.

L'assolement de trois ans, avec ses jachères à « sombrer » par plusieurs labours dont un très profond et difficile dans les terres fortes, sur la colline la plus élevée, demandait à longueur d'année des travaux assidus, exécutés l'un après l'autre sans répit, que seuls les grands froids pouvaient interrompre.

Parce que les conditions d'exploitation du sol ont beaucoup changé, et que beaucoup d'entre nous les ont oubliées, nous avons pensé qu'il convenait de donner quelques aperçus sommaires des grands travaux saisonniers qui mobilisaient tous les bras valides, des vieux comme des jeunes.

LES FOINS ET LES REGAINS.

Ce sont probablement les foins et les regains qui provoquaient dans les cantons herbagers le plus grand afflux de travailleurs. Faucheurs et faneurs à la main s'y succédaient à intervalles réguliers quand ils n'y arrivaient pas en même temps, ou presque. Lorsque le temps était favorable les équipes com-

Tableau A

Professions exercées à BRIAUCOURT, de 1768 à 1790,
d'après les rôles d'imposition. (C. 317. H^{is} Saône).

	Auvergiste	Charon	Charpentier	Cordonnier	Commis de mine	Maçon	Maréchal	Maître d'école (H. ou F.)	Magicien	Menuisier	Mineur	Manœuvre	Meunier	Notaire	Pâture	Pêcheur	Tailleur d'habit	Tailleur de pierre	Tisserand	Peigneur de chanvre	Serrurier	Vallet ou domestique
1790	1	2	4	2	.	2	2	1	1	2	3	.	1	1	1	1	1	1	2	.	10	4
1786	1	2	3	1	.	1	2	1	.	1	2	1	1	1	1	1	1	2	3	.	5	5
1784	1	2	3	3	.	3	2	1	.	1	4	1	1	1	.	1	.	6	.	8-4	4	4
1782	3	2	3	4	1	.	2	2	.	1	3	1	1	1	.	1	.	5	.	8-4	3	3
1780	3	2	3	1	.	2	2	1	.	1	2	1	1	1	.	1	1	4
1777	3	1	1	2	.	2	1	.	.	1	1	.	1	1	.	1	1	3
1772	.	2	4	1	.	1	1	1	.	1	2	.	1	1	.	1	1	4	2	.	.	.
1770	.	2	5	1	.	1	1	.	.	1	.	.	1	1	.	2	2	4	1	.	.	.
1768	1	2	3	2	.	2	1	1	.	1	.	2	.	1	2	1	1	4

En 1780, un auvergiste est aussi maître pêcheur.

En 1782, le commis de mine député de la forge du "Beuchaud".

En 1782 et 1784, les cordonniers pouvaient se trouver en relation de travail avec les fabricants de Saint-Loup.

En 1786, Gabriel MAÏRE est charon et tannier.

et MORAND, tailleur de pierre est également peigneur de chanvre.

En 1790, Cl. Fr. BEUQUOT est auvergiste et laboureur.

et Nicolas MOISSON est maréchal ferrant et laboureur.

posées de toute la famille, souvent renforcées par des voisins, passaient toute la journée sur le terrain. Le repas de midi était pris dans un ou deux « pots de camp » dans lesquels chacun puisait à sa guise. On s'abreuvait au « cruchon » ou à la « golotte », les plus pauvres d'une eau légèrement vinaigrée, maintenue au frais dans le ruisseau voisin.

Les outils étaient simples : la faux, ou le fauchon, (une faux armée d'une sorte de petit râteau), auquel on redonnait du fil par une pierre à aiguiser entourée d'herbe et maintenue au frais dans une corne de bœuf accrochée à la ceinture du paysan. (le « koué », parfois en bois). Une petite enclume et un marteau

Tableau B

Les professions patentées à BRIAUCOURT,
en 1839 et 1845, d'après les rôles d'imposition et le
registre des patentes. (Archives communales).

	1839.	1845.
Maréchal fer.	3 Molle Fr. Paris Fé. et Fr.x	2 Molle Fr et Paris Fr. X.
Charpentier.	1 Mougenot	2 Mougenot et Gaudron
Charon.	0	2 Thévenot et Queutey
Menuisier.	3 Bernard, Luzet et Carreaux.	3 Luzet, Carreaux P. et Fr. X.
Tailleur de pierre.	3 Moran J.B, Courtier L. et Trivauday	3 Moran J.B et Celestin et Trivauday.
Couvreur	1 Molle	1 le même
Tailleur d'habit.	0	1 Jeannin Fr.
Cordonnier.	1 Ziller P.F.	2 Ziller et Colard
x Potier.	1 Géant	1 le même
Tisserand.	4 Barret, Jeannin Molle et Beugnot J.	2 Jeannin et Molle
Fabricant de farine.	1 Laurier	1 Demandre
x Marchand de chevaux	0	1 Maharnet Fr.
x Marchand de vaches	0	1 Savoir
Cabaretier.	3 Dufils, Queutey Cl. et Vaussin J.B.	4 les mêmes plus Perrin.
x Succursaliste	1 Tuvillon	0
x Revendeur	1 Thévenot	1 le même
x Maître de forge	1 Demandre au "Beuchaud"	1 le même

x Professions nouvelles par rapport à celles du Tableau A,
plus général et ne précisant pas les professions patentées.

(le « bêtman » en raison du bruit caractéristique qui provenait de leur emploi) pour rebattre la faux, des râteaux en bois de fabrication locale, et des fourches pour le chargement sur les chariots.

Le séchage de l'herbe coupée était effectué en plusieurs opérations, la mise en andains, c'est-à-dire en bourrelets de foin

Comme nous l'avons signalé au début de notre exposé, on trouvait dans le village des professions de fabrication et d'entretien d'autant plus diverses que la communauté vivait plus repliée sur elle-même, par ses propres moyens.

Que ces professions aient été exercées à temps plein, ou à temps partiel — dans ce deuxième cas très souvent combinées avec celle de laboureur — il ne saurait être question de toutes les faire revivre. La plupart sont plus ou moins bien connues.

Nous ne rappellerons que celles qui nous ont paru les plus oubliées aujourd'hui.

DANS LE BOIS

A commencer par le métier du charron qui faisait entièrement de ses mains des chariots, des charrettes, des jougs, des charrues et même des tonneaux.

Des tonneaux, il en a toujours fallu pour la fermentation des fruits destinés à l'alambic, (et Dieu sait les quantités d'alcool qu'on a pu distiller et boire dans le pays), et plus encore quand Briaucourt compta cinq hectares de vignes vers 1870.

Parmi les charpentiers il y eut des « couvreurs en encelles », sorte de petites tuiles taillées en plein cœur de chêne dans le fil du bois. Peut-être les fabriquaient-ils eux-mêmes ? La spécialité est rarement indiquée sur les documents statistiques. Mais il est probable que Morand, le couvreur de 1845, posait des « encelles » car il en restait encore, il n'y a pas vingt ans, sur deux ou trois pignons de Briaucourt, les plus exposés aux rafales de forte pluie venant de l'Ouest.

DANS LE FER

Des maréchaux il ne reste plus le moindre vestige d'un travail à bascule avec sangles qui servaient à immobiliser les chevaux à ferrer, après avoir été plus simplifié et plus rustique du temps des bœufs, (parfois des vaches) de trait.

Les maréchaux ne ferraient pas toujours bœufs ou chevaux à longueur d'année. De leurs mains de forgerons-taillandiers sortaient des haches, des gouets et des vouges (on dit ici des « vôges »), et encore des grappins pour retirer les seaux du puits. Ils étaient tous plus ou moins serrurier. Certains d'entre

Aujourd'hui le foin fauché, fané, râtelé mécaniquement à bonne allure de tracteur, est également pressé mécaniquement par une machine qui dispose régulièrement les bottes sur le terrain. Pour le stocker dans les greniers ou sous un hangar, il n'est plus besoin d'un aspirateur d'herbe en vrac, généralement dénommé « turbo ». Pour les bottes pressées à la machine sur le pré, on utilise aujourd'hui un élévateur ou un tapis roulant.

LA MOISSON ET LE BATTAGE

Mis à part le séchage qui devait être fait si les épis coupés avaient été mouillés par une forte averse ou une pluie d'orage, les opérations de la moisson suivaient un cycle analogue à celui de la récolte du foin. Naguère toutes les céréales étaient coupées à la faucille. Mais assez rapidement cet outil ne fut plus utilisé que pour la récolte du seigle, avant tout de paille destinée à la confection de liens de gerbes. La faucille permettait en effet de couper soigneusement les tiges sans les casser. Le battage du seigle, étendu sur le sol en terre, elle-même battue de la grange, au fléau (le « marchou ») ou plusieurs fléaux frappant en cadence ne s'appliquait qu'aux épis.

Le maniement de la faux pour la moisson des céréales imposait, du fait même de la végétation à couper, un effort beaucoup plus grand que pour l'herbe. Parfois les faucheurs se relayaient.



Des bras plus nombreux rassemblaient les tiges de blé, d'avoine ou d'orge en gerbes puis en petits tas ou « moyettes ». Si l'orage menaçait il fallait prendre la précaution de renverser et d'écartier les tiges d'une gerbe pour en coiffer les autres. Et si par malheur une pluie persistante avait mouillé le grain, tout était à recommencer dès que le soleil permettait de sécher des gerbes plus ou moins « défaites ».

De mémoire d'homme, on n'aurait jamais élevé de meules dans les champs ni près des maisons. Toute la moisson était engrangée. En raison du poids des gerbes maniées à la fourche c'était un travail pénible.

Plus pénible était celui du battage dans la grange où régnait bientôt une poussière qui gênait la respiration et enflammait les yeux. Il fut un temps où la batteuse, déjà mécanique, était entraînée par des hommes pesant sur des manivelles, (nous en avons connue au moins une). Puis pour actionner la machine on fit tourner deux chevaux, aveuglés par des œillères en cuir, sur un manège couvert ou de plein air.

Ces jours de battage, il fallait aussi beaucoup de monde car les postes de travail étaient nombreux. On travaillait à la chaîne pour passer les gerbes, les « engrener » dans la machine, recevoir le grain et le mettre en sacs, recevoir la paille, la boteler en utilisant les liens des gerbes, faire passer celles-ci dans un grenier approprié, et porter le grain dans une chambre particulière généralement située au-dessus de la cuisine afin de le tenir au sec et de pouvoir bien le surveiller.

A la fin du battage tous les participants étaient conviés à un repas plantureux et bien arrosé de vin et de « goutte » du terroir (kirsch, quetsche ou prune) dont certains sortaient considérablement alourdis, mal à l'aise ou ivres.

Puis vint la batteuse mobile actionnée par un moteur à essence qui permettait d'opérer en plein air, mais allongeait la portée des manipulations.

De nos jours, la moissonneuse batteuse vous livre grain et paille, en peu de temps, sur le terrain de la récolte.

LA RECOLTE DES POMMES DE TERRE

De tout temps la récolte des pommes de terre fut une mobilisation de la population de nos villages, particulièrement favorisés par leurs surfaces alluvionnaires, plus ou moins limoneuses, en ce qui concerne la production de ces tubercules, dont

l'essor fut grand à partir de l'installation de nombreuses féculeries en « Haute-Patate », vers la fin du XIX^e siècle.

Que les surfaces réservées à cette production fussent relativement petites, moyennes ou grandes par rapport à l'étendue du finage communal, le concours de nombreuses personnes pour la récolte des « poirottes » fait partie d'une de ces très vieilles habitudes ou traditions, encore respectée aujourd'hui.

Il n'y a pas si longtemps que l'arrachage des pommes de terre se faisait en utilisant uniquement cette sorte de fourche recourbée à manche court qu'on appelle un « crochet » (ou krocho).

Après avoir été répandues sur le sol, dégagées de la terre et si possible, selon les conditions atmosphériques, quelque peu séchées, les pommes de terre étaient triées et mises en sacs quand elles n'étaient pas destinées, tout venant, à la féculerie. Les plus petites et les moins belles seraient utilisées, après cuisson, pour la nourriture des cochons ou des poules. On en a manipulé des tonnes pour les féculeries.

Aujourd'hui, l'arrachage est effectué par une ancienne charrue à un seul soc, une sorte d'araire, qu'on a conservée pour cet usage. On ne voit plus ces équipes de piocheurs suivant chacun leur rang d'un bout à l'autre du champ. Mais les ramasseurs sont toujours aussi nombreux que dans l'ancien temps.

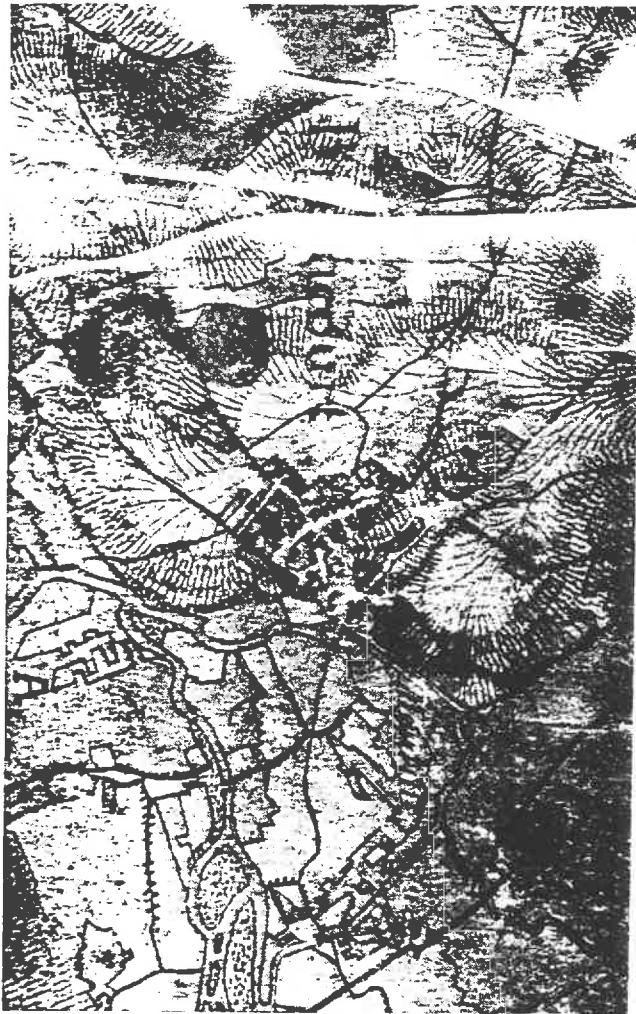
Il y aurait d'autres choses à rappeler concernant les labours au pas lent des bœufs avec des charrues à simple soc, les semailles à la volée, d'un geste large, qui a inspiré peintres et graveurs, le sarclage en équipe penchée presque au ras du sol, l'entretien des raies d'irrigation avec la « hache à pré » au manche si particulier, et l'échardonnage des champs et des prés à l'aide d'un long bâton armé d'une petite lame très coupante, provenant d'une faux ou d'une faucille hors d'usage.

Nous croyons en avoir dit assez pour évoquer le dur et patient labeur parfois très ingrat du laboureur d'antan jusqu'à l'apparition des premières machines agricoles fort simples et à traction animale, vers la fin du siècle dernier.

Nous allons maintenant nous tourner vers d'autres corps de métier.

**

d'industries moins artisanales fournissant d'ailleurs une toile moins épaisse et moins rude, le déclin des tisserands de Briaucourt dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, après que la culture du chanvre ait occupé 3 hectares dans un canton irrigué par la Roge en 1867, dont le lieu-dit des « Petites Chenevières »,



conservé lors de la révision du cadastre en 1957, rappelle le passé.

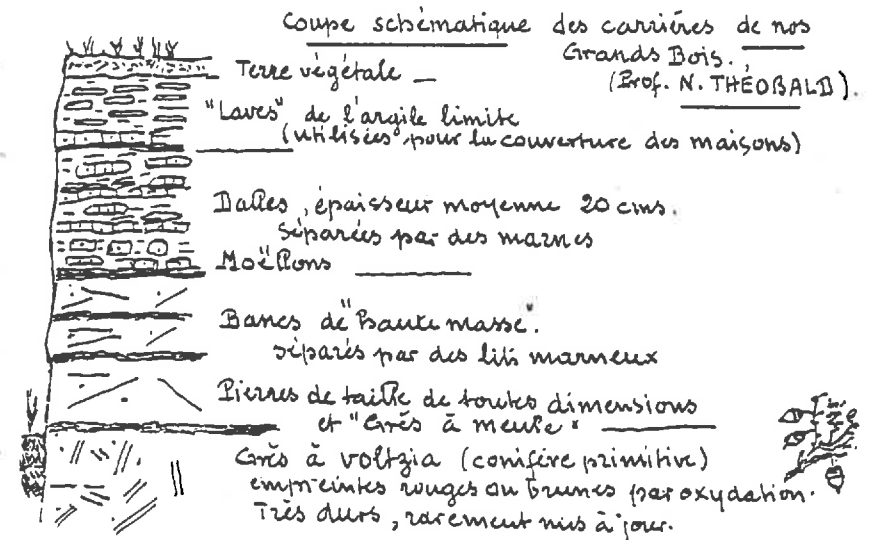
Etant donné le volume de chanvre récolté, on peut se demander si cette sorte de bassin au contour crénelé qui figure en A sur la reproduction partielle et agrandie de la première

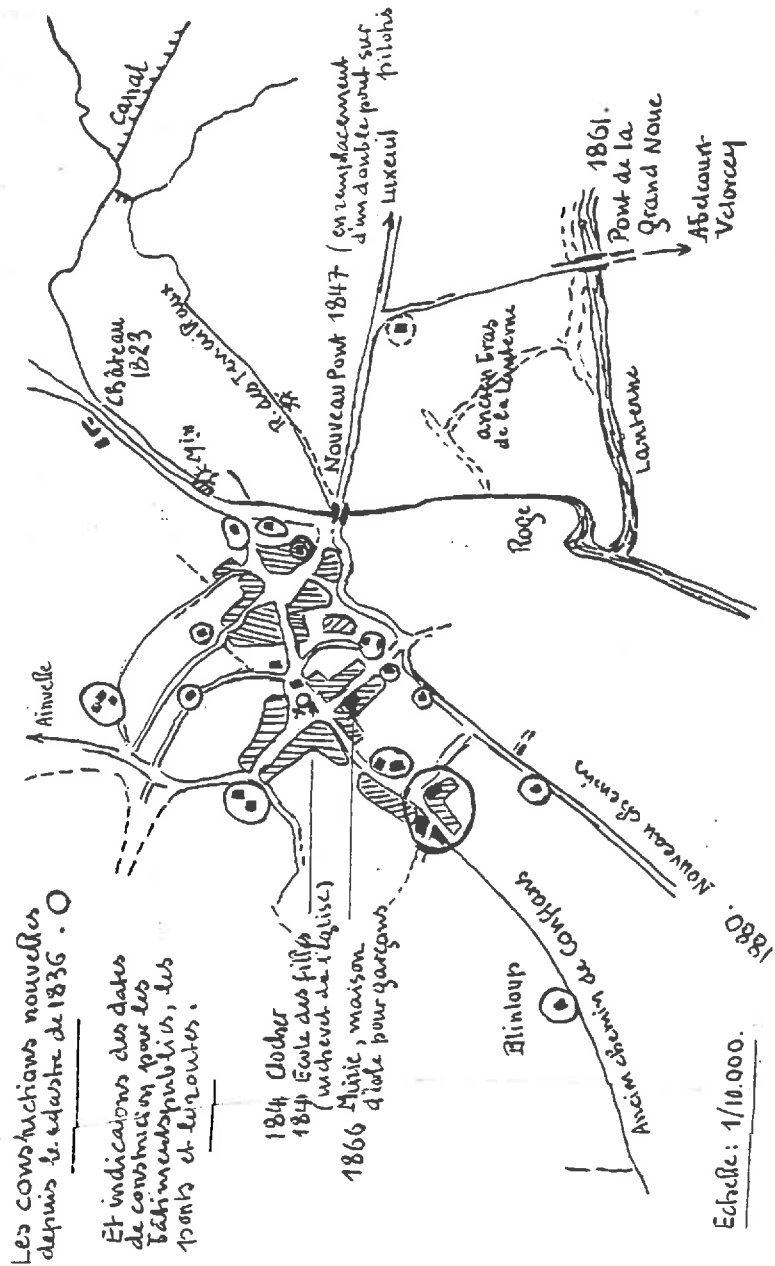
eux étaient de véritables forgerons d'art sachant étirer un morceau de fer rond ou carré pour en faire un ustensile de cuisine, plat et large, tel qu'un « revir beugno » pour retourner les crêpes.

DANS LA PIERRE

Après les métiers du bois et du fer, métiers de base de l'agriculture, ceux de la pierre ont connu une période florissante. Des tailleurs de grès, décomptés trois en 1786, trois en 1845, il y en eut certainement autant, sinon plus, jusque vers la fin du XIX^e siècle. Car on a beaucoup bâti depuis la construction du « château », effectuée entre 1823 et 1825. Qu'on en juge d'après l'énumération suivante : l'école des filles au chevet de l'église, désaffectée depuis de nombreuses années, date de 1840, le « beffroi » de l'église, tout en pierres de taille, de 1844, le pont monumental de la « grand Noue » de 1862, celui du bas de village, et de la route départementale Luxeuil-Faverney, de 1880, et plus de dix maisons nouvelles de 1870.

Nos tailleurs de pierre, les plus anciens nous ont laissé des portes et des fenêtres gothiques ou Renaissance, dont il n'en reste qu'un vestige dans la maison dite Dormoy du bas de village. Leurs successeurs ont taillé de grandes cheminées, des niches de vierge, dont beaucoup sont encore intactes aujourd'hui et le si beau calvaire du vieux cimetière entourant l'église,





d'eux travaillaient des carriers, et des tailleurs de « laves » pour les toits qui n'ont jamais été recensés, sinon comme manœuvres.

C'est que notre immédiat sous-sol du Trias inférieur offrait (et il l'offre encore) dans le horst des « Grands Bois », des ressources de grès bigarré, ou à Voltzia, en toutes épaisseurs et dimensions, (ainsi que le montre la coupe d'une de nos anciennes carrières), exploitées depuis on ne sait quand. Ces carrières laissées à l'abandon trente sept ans, à l'orée des bois, furent à nouveau fouillées en 1826. En raison des travaux de construction que nous venons d'indiquer, une nouvelle exploitation de vingt-cinq fut ouverte au « Haut-du Boulet » en 1850, puis une autre à côté en 1859. Elles furent vraisemblablement fermées vingt-cinq ans plus tard.

M. le Professeur Théobald qui les connaît bien a toujours regretté cette mesure tant il apprécie la couleur et la valeur de nos grès, différents de ceux des Vosges, mais de première qualité.

Ainsi s'en sont allés et les gens et les choses avec l'évolution industrielle et la désertion des campagnes.

DANS LE TISSAGE

Pareille disparition s'est produite pour l'exploitation du chanvre et de son tissage, qui furent des activités florissantes sous l'ancien régime et pendant une bonne partie du XIX^e siècle.

Parmi les tisseurs ou tisserands de 1768, l'un est qualifié de « maître thissié étoile ». Seul, ou patron d'un petit atelier, sans aucun doute il tissait des fibres de chanvre, sur un métier vraisemblablement plus rudimentaire que celui dont nous présentons une reproduction.

Quand le « tissier », le « thysié », ou le « thuissier », (on trouve ces orthographe dans les textes de l'époque), ne traitait pas lui-même la matière première, il la faisait passer entre les mains d'un peigneur de chanvre, ou la trouvait chez cet artisan prête à l'emploi après rouissage, teillage et cardage.

Ces opérations de macération prolongée des tiges pour la séparation de l'écorce filamenteuse, de martelage pour élimination de la matière gommeuse, et enfin de nettoyage des fibres aussi amincies que possible, étaient longues et fatigantes.

le potier créa son atelier. Ce que nous savons : c'est que par un arrêté préfectoral de 1839, notre artisan, le sieur Géant fut autorisé « à construire un nouveau four de poterie au lieu-dit « la rue des Noyers » en remplacement d'un vieux four hors d'usage » (Archives communales). L'opposition d'un, puis de deux voisins cultivateurs retarda l'application de l'arrêté jusqu'en 1851. Géant partit pour Paris en 1858 pour ne plus revenir au pays. Rien ne nous permet de dire qu'il eut un successeur et de confirmer le fonctionnement de la poterie, mentionnée aux dictionnaires des communes de 1864 et 1877.

DANS LA SIDERURGIE DES ENVIRONS

Nous pourrions enfin parler des métiers de la sidérurgie locale. Le tableau A ne mentionne que des tireurs de mine (ou de castine). Mais parmi les manœuvres il devait bien se trouver des charbonniers et des ouvriers employés par la forge de Varigney, la plus proche de Briaucourt. Comme cette usine a fait l'objet d'une étude parue dans cette Revue (1), nous nous limiterons à quelques rappels sommaires.

La plupart des tireurs de mine furent obligés de changer de matière, sinon de métier, en devenant ouvriers de carrière, vers 1830, au moment où les pauvres gisements de minerai de fer pisolithique des environs de Varigney furent en grande partie délaissés. Quand nos minerais furent complètement abandonnés vers 1862, il ne devait plus rester à Briaucourt un seul tireur de mine.

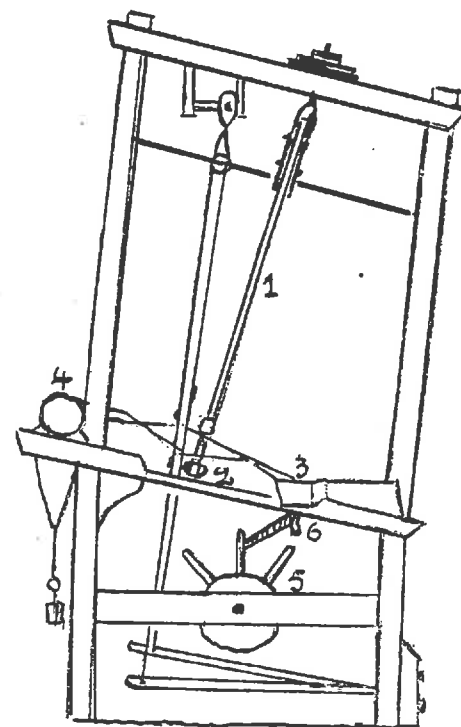
DE PERE EN FILS

Pour clore cette première partie de notre causerie, nous présenterons deux observations.

La première, qui découle de l'analyse des deux tableaux A et B : c'est la persistance des professions rurales de la Révolution à la moitié, au moins, du XIX^e siècle. A cette époque, seul le magnien a disparu. Par contre, deux maquignons et deux épiciers ou merciers, cumulant généralement les deux commerces, apparaissent, et le nombre des cabaretiers a sérieusement progressé. Il semble bien que ces métiers, nouveaux dans le village, soient en relation directe avec le développement des communications, et, de ce fait même, des échanges commerciaux.

(1) Voir Nouvelle Revue Franc-Comtoise, n° 49, tome XIII, fasc. I, pp. 27-42

Métier de tisseur,
d'après gravure du XVIII^e.



1. crasse pour frapper et serer le fil de trame.
2. navette, com. mandée à main.
3. endouoir pour guider le fil en échiveau.
4. rouleau pour le fil de chaîne
5. déchargeoir pour l'étoffe.
6. cliché pour libérer le déchargeoir

1 2 4 6 pieds

édition de la carte d'état-major (très caractérisée par ses teintes de lavis pour les bois et les prés), n'était pas destiné au rouissage du chanvre.

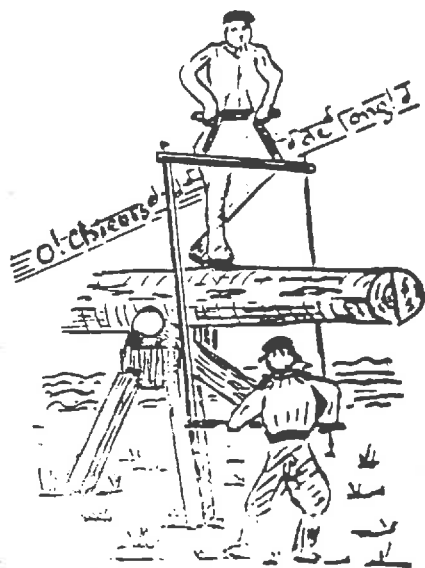
Il n'en reste plus trace aujourd'hui.

Dans le même temps, au village voisin d'Ainvelle, on trouvait des « tisseurs » de « droguetie » ou de « droëtie », en français de droguet.

Il ne s'agissait pas d'une belle étoffe de soie, de laine ou de coton de premier choix, garnie de dessins brodés sur le tissu, dont se paraient nos grands-mères. C'était une étoffe de laine légère peu large et peu épaisse qui ne coûtait pas cher.

D'après le tableau annexé aux lettres patentes de Cham-

dans des huttes faites de rondins, de planches, de branchages et de terre, souvent dénommées « bacu ». L'un d'eux de Briaucourt, qui portait le sobriquet de « la Poule » a partagé avec un autre venu d'un village voisin une « isba » bâtie dans les parages du « Haut du Boulet » et de la ferme de « la Gabiotte », à proximité des sources tout récemment captées pour l'alimentation en eau très pure de Briaucourt et d'Ainvelle.



Les charbonniers disparus, un peu avant les bûcherons, aux environs de 1925-28 logeaient eux aussi au milieu des bois. On peut encore observer de nos jours les emplacements de leurs énormes meules faites de bois de « corde », recouvertes de terre et de mousse, à la base desquelles étaient ménagés des sortes de carneaux faciles à obturer le moment venu pour régler le tirage de la cheminée centrale.

D'aucuns ont affirmé que leur technique d'excellents fabricants de combustible « remontait au moins à l'âge de bronze ». Dont acte. D'autres, par la force des choses, sont revenus pendant la guerre de 1940-1945, avec des fours métalliques, mais sans vivre jour et nuit dans la nature.

Les scieurs de long, si pittoresques sur les chantiers temporaires établis au plus près des coupes, ont duré plus longtemps, jusque vers 1955 environ. La plus grande partie de ces ouvriers

La deuxième observation, qui s'est renforcée à l'analyse de documents échelonnés dans le temps et analogues ou identiques aux tableaux précités, c'est la transmission continue du métier de père en fils, comme un héritage à conserver aussi longtemps que possible, et une fidélité à la profession familiale.

Pendant longtemps, de date très ancienne, les professions se sont exercées de père en fils.

De génération en génération, les laboureurs et les artisans se transmettaient, avec un soin parfois jaloux, leurs traditions du travail bien fait, pas à moitié, dans l'amour du métier, et pour certaines professions les tours de main qui conservaient leur réputation et la qualité de leurs œuvres.

C'est ainsi qu'en 1845, on lit pour une rubrique professionnelle bien déterminée des noms de famille inchangés depuis la Révolution française. La même observation peut être faite, par la force des choses sur une plus petite échelle, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, à la mesure de l'émigration.

Cette continuité familiale dans le métier ancestral, sans cesse amélioré, était une sécurité pour tous qui ne devait pas tarder à disparaître.

METIERS D'HIER

Hier, pour nous, il convient de le préciser, sans marquer de séparation absolue avec les temps qui l'ont précédé, commence dans les dernières années du XIX^e siècle pour atteindre les lendemains de la deuxième mondiale vers 1950-1960.

Ce fut une période assez bouleversée, non pas tant peut-être par la disparition des ouvriers-cultivateurs et celle des artisans, très peu nombreux, de vieille souche, que par la création d'industries nouvelles de transformation de deux productions agricoles : le lait et la pomme de terre, qui n'existent plus. Ce fut aussi le temps de l'extinction des activités commerciales recensées en 1845, et de l'amenuisement, progressif puis accéléré d'une industrie d'art, sans ateliers : celle de la dentelle Renaissance à laquelle Luxeuil a attaché son nom.

DES OUVRIERS D'USINE CULTIVATEURS

C'est à dessein, qu'au lieu de l'expression ouvrier-paysan qui marque parfois uniquement l'origine terrienne de l'homme, nous employons celle d'ouvrier-cultivateur qui dit bien ce

qu'elle veut dire. Au sens littéral de ce deuxième mot composé, il s'agit d'un homme résidant à la campagne, associant au métier d'usine ou d'atelier, (fonderie, tréfilerie, scierie par exemples), le métier de cultivateur en deuxième main, celui-là, dans la plupart des cas, avec l'aide de sa femme et même de ses plus grands enfants.

Sans doute nos ouvriers-cultivateurs du XX^e siècle pouvaient-ils rappeler dans l'esprit des gens connaissant un peu l'histoire locale les ouvriers, les artisans, sinon les notables qui labouraient des lopins de terre aux temps de la Révolution. Mais nos derniers paysans voués à la fois au travail en usine et à celui de la terre — et nos deux derniers artisans : Xavier, le forgeron-maréchal, et Séraphin, le charron — étaient bien différents de leurs ancêtres. D'une part, par l'étendue de leur exploitation agricole qui atteignait plusieurs hectares, d'autre part, par la possession d'un matériel qui leur évitait d'avoir recours aux services d'un cultivateur à plein temps, mieux outillé. Au début du siècle, Briaucourt comptait une douzaine environ d'ouvriers-cultivateurs qui assuraient un travail régulier, pour la plupart d'entre-eux à la fonderie de Variigny ou à la tréfilerie du Beuchot. Vers 1960, leur nombre n'était plus que de quatre. Le dernier qui se trouvait être le plus petit exploitant agricole devait « tenir le coup », c'est le cas de le dire jusqu'à la Saint-Martin de 1968.

En 1971, Hautevelle en abritait encore deux, après en avoir compté huit en 1962.

Le paysan ouvrier-cultivateur était un type d'homme courageux, gros travailleur, qui réalisait un certain équilibre personnel entre l'usine et la terre. Il a marqué une époque dans l'évolution sociale du monde rural, aujourd'hui composé, en ce qui concerne les actifs, et dans notre pays, aux trois quarts d'ouvriers d'usine ou de chantier.

DES DERNIERS ARTISANS

A la mesure de la diminution du nombre des exploitations agricoles et de leur première mécanisation, de l'extension des réseaux commerciaux de distribution de matériels et d'objets de toutes sortes, et surtout de l'exode qui ne s'arrêtait pas, le nombre des artisans de village avait considérablement diminué depuis les lendemains de la guerre de 1870-71.

A la veille de la guerre de 1914-18, selon nos souve-

nirs personnels, les artisans de Briaucourt pouvaient être comptés sur les doigts de la main.

Il y a longtemps que le métier « ne nourrissait plus son homme », convenablement.

Pourtant, le maréchal-ferrant, le sabotier à la main, l'he cordonnier plutôt savetier, et chantre au lutrin de l'église, l'he vannier sans grande clientèle, (car certains paysans l'étaient plus ou moins), tous âgés, ne pouvaient prendre par tous les temps le chemin d'une usine. A une époque où la retraite et l'allocation vieillesse n'existaient pas, il fallait bien continuer jusqu'au bout le métier pour continuer à vivre, très modestement. Usés, ils sont morts à la tâche ou très peu de temps après l'avoir par force abandonnée.

Le menuisier, encore jeune mais débile, gagnait bien sa vie. Mort prématurément, il ne fut pas remplacé.

Par contre, un maréchal-ferrant très qualifié (il avait exercé ce métier à l'Ecole de Saumur) et excellent forgeron, quelque peu mécanicien par surcroît, vint s'installer dans le village. Son atelier prospéra assez rapidement grâce aux tournées de maréchal demandées par les villages voisins qui en manquait, et aux fabrications de petites machines agricoles, chariots et remorques métalliques sur pneus de son invention. Après qu'il eut cessé toute activité pour raison de santé et d'âge, son successeur un de ses fils, entreprenant et dynamique, cessa de ferrer les animaux pour se consacrer à des travaux de mécano-soudure et à des travaux de moisson et de battage avec de puissantes machines de haut rendement. L'affaire est aujourd'hui en plein essor.

Dans les métiers du bois, le vieux sabotier disparu, fut remplacé par un scieur de bois de chauffage à domicile qui monta un atelier pour fabriquer mécaniquement des sabots pendant la mauvaise saison. Ayant abandonné ce genre de travail dont les débouchés se fermaient davantage chaque année, il porta tous ses efforts sur le sciage de grumes. Ce qui l'amena à agrandir et à perfectionner son installation. Aujourd'hui de grands espoirs d'extension et de plus grands débits lui sont permis.

DANS LA FORET

Il fut un temps où des ouvriers vivaient à longueur d'année dans la forêt.

Nos rappels seraient incomplets si nous ne disions quelques mots de curieux personnages très spécialisés dans de petites tâches, ou cumulant au contraire plusieurs emplois.

A côté des artisans et des commerçants, on trouvait dans le village, une diversité de petits métiers, parfois doubles dont nous ne voudrions pas laisser oublier le pittoresque et la couleur. Nous citerons donc simplement : le vannier-coiffeur, la cardeuse de laine et moissonneuse de seigle pour les liens, les lavandières « La Bique » et la « Caquette », cette deuxième également carillonneuse : des offices, des glas, des baptêmes, des mariages et des trois Angélus journaliers qu'on n'entend plus, Marie qui faisait des ménages, Félicie l'épicière qui s'était faite une renommée dans la fabrication de la cancoillotte, le sabotier appareteur, le cantonnier, et le garde-champêtre, parfois représentés par le même homme. Nous avons aussi connu un forgeron-cafetier, maquignon à ses heures, et encore un savetier, bedeau-sacristain, chantre (criard) au lutrin, « avocat » à l'occasion. C'était le bon temps où les vieilles personnes trouvaient toujours aide et service auprès de voisins besogneux et intéressés. Aujourd'hui il faut courir bien loin pour être dépanné.

L'AGONIE DE LA BRODERIE (2)

Il y avait, par contre, un métier, une industrie, un art fort répandu. C'est pourquoi malgré la tristesse que me cause la situation lamentable de la broderie à la main, particulièrement de la « Renaissance », dont les travaux comprenaient hier des nappes d'autel, des aubes de prêtre, des corsages et de grands rideaux, il faut quand même en parler.

Du temps de nos parents, (ma mère et mes tantes brodaient), et de nos grands-parents (ma grand'mère brodait), beaucoup de paysannes, sinon toutes, pauvres ou aisées, savaient manier à ravir le lacet et le fil des entrelacs sur les « modèles » en papier toilé que leur confiaient les « brodeurs ».

« Brodeur », c'était le mot en usage pour désigner « l'entrepreneur » qui proposait les travaux à faire, en fixait la rémunération, (lacet et fil fournis par lui), et venait les prendre

(2) Pour plus amples informations, le lecteur pourra se reporter au n° 36 de la Nouvelle Revue Franc-Comtoise, tome IX, fascicule IV, pp. 189-196.

était composée de Portugais. Certains d'entre eux qui façonnaient des traverses de chemin de fer, au « Chânois », ont logé à Briaucourt en 1953.

Le dernier petit exploitant forestier qui traitait des marchés de bois appartenant à des particuliers, ou de chablis des bois communaux a pris sa retraite il y a une dizaine d'années. Et le dernier débardeur de grumes ne trouve plus guère de travail. L'exploitation de la forêt est maintenant l'affaire de gros marchands de bois parfaitement équipés pour l'abattage et le transport, sinon pour le débitage dans leur propre scierie des meilleurs produits de la forêt.

DE DEUX PETITES INDUSTRIES SANS LENDEMAIN

D'artisanats plus importants pouvant être considérés comme de petites industries comptant plusieurs employés et ouvriers, Briaucourt en connut deux, en dehors de celle tentée par « le moulin », comme elle issues des produits locaux : le lait et la pomme de terre.

LAITERIE

La profession de laitier devait tout naturellement trouver place dans nos villages à partir du moment où le cheptel des vaches commença à augmenter. Une fromagerie fut implantée à Briaucourt à la veille de la guerre de 1914, par un homme venu de l'extérieur et qui n'était guère préparé à conduire une telle entreprise. L'affaire ne tarda pas à tourner à la faillite. Entre les deux guerres, une autre fromagerie, avec porcherie annexe, au contraire fut très prospère. Malheureusement dans un climat de haine et de vengeance entre résistants et collaborateurs, ou prétendus tels, le fromager qui n'était autre que le maire dut quitter le village. Ce fut bien dommage pour le village, car sous son successeur l'affaire périclita et sombra définitivement. Des fromageries il y en eut à Ainvelle et à Francalmont, mais elles ne durèrent, elles aussi, que quelques années.

FECULERIE

Une autre industrie de transformation concernant la pomme de terre connut une ère de prospérité. Deux féculeries fonctionnèrent dans les environs immédiats de Briancourt, toutes deux sur la Lanterne, l'une à Francalmont, l'autre à Conflans. Celle de Francalmont avait été établie la première, au

debut du siecle en cours, sous une forme cooperative. Celle de Conflans resta une entreprise privée dans le cadre d'une très grande exploitation agricole, exceptionnelle dans le pays, par les 300 hectares qu'elle compte aujourd'hui.

Nos deux féculeries devaient fermer leurs portes vers 1956, victimes de la concurrence des produits chimiques pour l'apprêt des toiles des Vosges. Les paysans de Briaucourt s'y étaient heureusement préparés dès qu'ils avaient vu arriver à Francalmont des pommes de terre de Bretagne, à un prix inférieur à celui qu'ils pouvaient consentir sans en tirer le moindre profit. En 1950, la surface couverte par les champs de pommes de terre était tombée à 10 hectares, alors qu'elle avait été de 60 quelques années auparavant. Aujourd'hui la surface réservée à ce tubercule est strictement limitée aux besoins de la ferme, ou du ménage.

DES DERNIERS COMMERÇANTS SEDENTAIRES

De même que pour les vieux artisans, dans un village qui se vide de ses jeunes habitants dès qu'ils sont en âge de gagner leur vie, les commerçants trop nombreux relativement à la clientèle locale devaient disparaître.

Au début du siècle, des professions recensées en 1845, celles de marchands de chevaux ou de vaches n'étaient plus représentées à Briaucourt. Au hameau de « Derrière Fontaine » on trouve encore un emboucheur. A Francalmont, qui de mémoire d'homme a toujours abrité un maquignon, on peut depuis quelques années en rencontrer deux.

Nos anciens revendeur et succursaliste ont bien eu des successeurs : deux mercières qui vendaient des fournitures pour la broderie et la dentelle et aussi un peu d'épicerie : sucre candi et café avant que les « Caïffa » ambulants ne leur enlèvent leurs chalands, trois épicières de quartier dans le haut et dans le bas du village dont deux tenaient café.

Nous ne saurions préciser à quelle date s'est installée une boulangerie, doublée d'un bureau de tabac où l'on pouvait également boire. Il est assez curieux que le document de 1845 ne mentionne aucun boulanger alors que les fours banaux avaient été démolis entre 1830 et 1840.

Sans doute la nécessité de disposer d'un boulanger ne se fit-elle sentir que, plus tard lorsqu'une bonne partie de la popu-

lation n'utilisa plus régulièrement ses fours particuliers, se réservant de les mettre en chauffe pour les grandes occasions que sont les mariages, les baptêmes et la fête patronale.

De nos jours, et depuis quelques années, parmi un peu plus de deux cents habitants, on ne compte que deux commerçants, un cafetier, aubergiste à ses heures, et un boulanger, épicier, marchand de légumes un peu mercier, un peu droguiste, qui a organisé une sorte de petit magasin-bazar (nous n'aimons pas le mot « drugstore ») bien achalandé.

Hautevelle ne dispose pas du même équipement local. Quant aux petites communes d'Ainvelle et de Francalmont, elles doivent entièrement se ravitailler à l'extérieur.

AMBULANTS

Il n'y a pas si longtemps, une part, plus ou moins importante selon les denrées, les saisons, et les ménages, du commerce de bouche et d'habillement revenait aux marchands et artisans ambulants.

En dehors des « Caïffa » dont nous venons de parler, on rencontrait souvent dans nos villages des personnages pittoresques et spécialisés :

— Le magnien, ferblantier, soudeur, chaudronnier qui réparait tous les ustensiles ménagers,

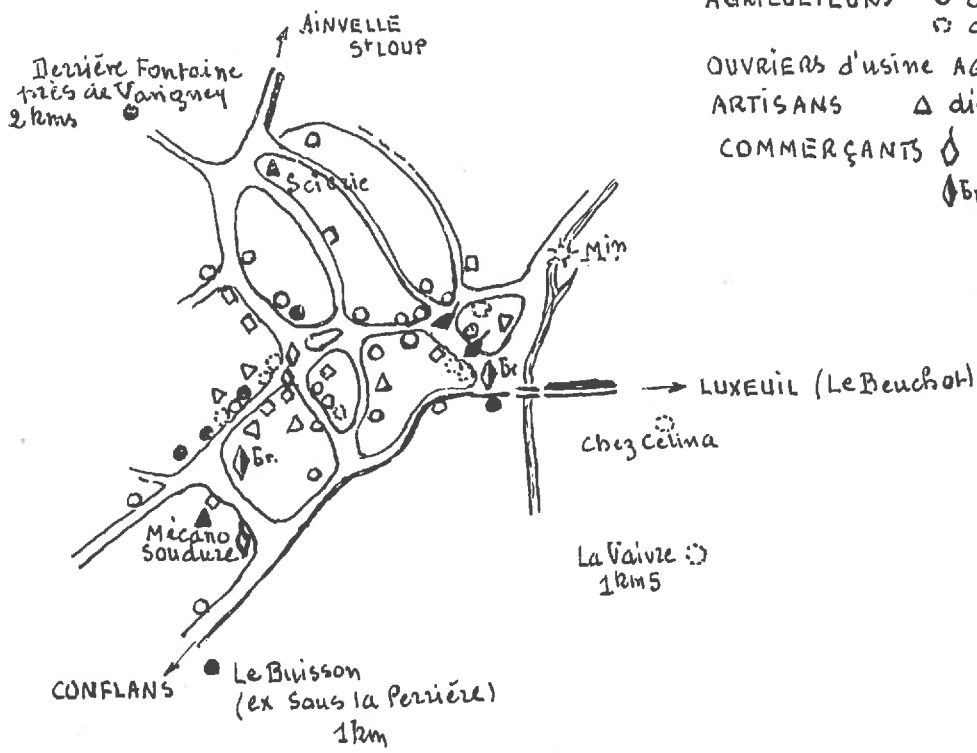
— Le réparateur de faïence et de porcelaine,

— L'aiguseur de tous les outils coupants de couture et de cuisine, et tous les types de « Bohémiens » ou de « camp-volants », rempailleurs de chaises, vanniers, en même temps vendeurs de menus objets de mercerie, de plus en plus rares de nos jours.

Le vendeur d'almanachs du bon vieux temps dans lesquels le calendrier tenait une petite place par rapport aux prévisions météorologiques, aux prédictions astrologiques, aux recettes et aux historiettes de toutes sortes, ne se rencontre presque plus.

Le nombre des acheteurs de peaux de lapin et de chiffons dont les villageois guettaient le passage s'est considérablement amenuisé. Les rares « pattiers » d'aujourd'hui sont avant tout des brocanteurs et des ferrailleurs.

LA DISPARITION DES ANCIENS METIERS AU XXe SIECLE.



- AGRICULTEURS ○ disparus ● actuels
 ☉ disparus antérieurement.
 OUVRIERS d'usine AGRICULTEURS □ disparus
 ARTISANS △ disparus ▲ nouveaux
 COMMERÇANTS ◇ disparus ◆ actuels
 ◆ Br. Brodeur

à domicile, pour les vendre et les expédier aux plus grands magasins de Paris et des plus grandes villes de France, et... de l'Étranger.

Avant la guerre de 1914, nous avons connu deux brodeurs au moins, dont le plus important avait sans succès essayé d'organiser un atelier avec horaire de travail et ne se déplaçait guère. L'autre était notre cousin et parrain. Parmi nos souvenirs de garçon de 12 à 15 ans en vacances, celui de la tournée des dentellières des environs faite sur le porte-bagage de sa motocyclette, puissante pour l'époque, est resté profondément gravé dans nos yeux et dans notre mémoire.

Puis il n'y eut plus guère qu'une entreprise de broderie qui cessa de fonctionner il y a quelques années.

Aujourd'hui, une commissionnaire dépendant d'une maison extérieure au pays procure du travail de broderie Renaissance à quelques personnes âgées, dix au maximum pour Briaucourt.

Du travail, c'est trop dire. Car il s'agit bien plutôt d'une occupation, dont la rémunération par trop faible ne peut être qu'un appoint à une retraite agricole. Dans de telles conditions, la Renaissance à la main est entrée en agonie.

Encore un art traditionnel et très rural qui disparaît, et que la machine, depuis quelque temps à l'œuvre, ne pourra que copier.

CONCLUSIONS

La disparition des artisans et des commerçants, combinée avec la diminution des exploitations agricoles a transformé complètement l'économie et la vie de nos villages. Heureusement nous le signalons bien que cela soit hors de notre sujet, des industries locales ont pu fixer auprès de leurs parents un nombre relativement important d'ouvriers.

On peut déplorer que nos villages sans artisans et sans boutiques, soient devenus des dortoirs pour salariés travaillant à l'extérieur et des maisons de repos pour retraités, autour de quelques fermes en exploitation. Leur visage humain a complètement changé.

Cependant il ne servirait à rien de regretter amèrement le passé que nous venons de parcourir, car l'évolution des moyens de production et de distribution est irréversible. Et, il faut bien

reconnaître que le progrès a considérablement amélioré les conditions matérielles de vie à la campagne.

Ce qu'il faut souhaiter : c'est que les anciens paysans, qui ont mené de durs combats pour leur existence, et qui avaient des traditions et de grandes espérances, ne soient pas totalement oubliés, et que ne soit pas perdu le sens d'une appartenance à un terroir.

Il semble bien que depuis plusieurs années on observe un certain retour au folklore. Il se manifeste, il est vrai plus par des réalisations artistiques dans les domaines de la danse et de la musique, et par la renaissance de métiers d'art, (tels que le tissage, la poterie, le fer forgé et la vannerie) en certains lieux touristiques privilégiés, que par une recherche de la connaissance complète du peuple dans son passé.

Pourtant l'histoire des métiers, aisée à saisir parce qu'elle est particulièrement concrète, reste fort intéressante et bienfaisante pour l'homme qui veut l'approfondir.

De cette histoire, se dégagent en effet l'amour du travail bien fait, la persistance dans un effort réfléchi, le sens de l'initiative et celui des responsabilités qu'il faudrait, nous paraît-il comme à beaucoup d'autres, cultiver et répandre davantage qu'on ne le fait généralement aujourd'hui.

G. TISSERAND.



ERRATA

Un chiffre s'étant brisé au tirage de notre dernier numéro dans la page de couverture, rectifier ce facicule en notant 53 au lieu de 3

LA NOUVELLE REVUE FRANC-COMTOISE

Directeur-Fondateur : H. CHAZELLE

N° 54

Tome XIV - Fascicule 2

METIERS D'ANTAN et D'HIER entre Lanterne et Semouse

INTRODUCTION

Causes et facteurs de leur disparition.

I METIERS D'ANTAN.

- Aperçus sur les travaux des anciens laboureurs : les foins et les regains - la moisson et le battage - la récolte des pommes de terre.
- Professions oubliées : dans le bois - dans le fer - dans la pierre - dans le tissage - au moulin - dans la poterie - dans la sidérurgie des environs.
- de père en fils.

II METIERS D'HIER.

Les ouvriers d'usine - cultivateurs.

Les « derniers carrés » d'artisans de village et d'ouvriers forestiers.

De deux petites industries sans lendemain.

La disparition des commerces locaux.

Rappel de petits métiers.

III L'AGONIE DE LA BRODERIE A LA MAIN.

CONCLUSIONS.

Le changement du visage humain de nos villages.

L'apport culturel de l'histoire des métiers disparus.

LANTERNE ET SEMOUSE.

Poursuivant nos études concernant le passé des villages, notamment de Briaucourt, situés entre Lanterne et Semouse, du Beuchot d'Hauteville, sur la Roge, à Conflans, qui porte bien son nom, nous voudrions aujourd'hui essayer de faire revivre, au moins dans les esprits, les métiers et les petites industries qui ont disparu au fil des années et de l'évolution économique depuis deux siècles environ.

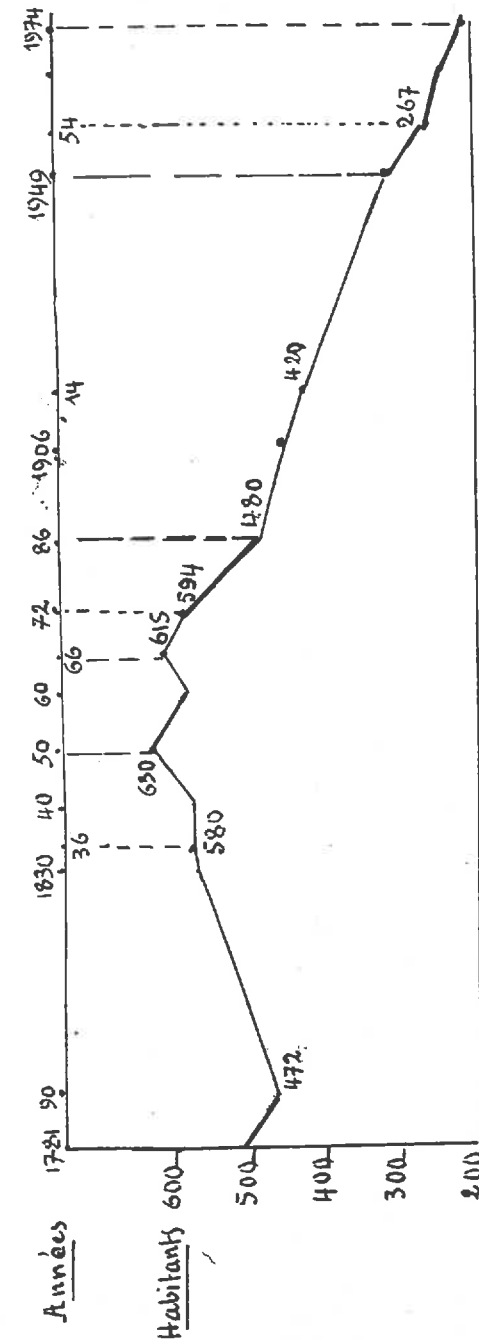
Avant de les rappeler, et, pour les plus typiques d'entre eux, de les présenter avec quelques détails concrets, il convient de souligner que le rythme de leur déclin est étroitement lié à celui de la déperdition de potentiel humain, dont nous donnons ci-contre le diagramme représentatif. Parce que la plupart de ces métiers étaient connexes à l'activité agricole, il est évident qu'ils devaient perdre de leur utilité au fur et à mesure que la population diminuait, que l'économie locale devenait de moins en moins de subsistance, que le nombre des exploitations agricoles familiales en faire-valoir direct s'amenuisait et que l'outillage se perfectionnait jusqu'à devenir mécanique et à traction automobile.

Un facteur important de cette évolution est que nos villages abandonnant petit à petit leur mode de vie en circuit longtemps fermé, s'ouvrirent de plus en plus vers l'extérieur grâce aux progrès des voies et des moyens de communication. Dans l'exode rural, comme dans l'extension à plus longue portée des transactions commerciales, l'ouverture au trafic du tronçon Port d'Atelier - Conflans Varigney de la voie ferrée stratégique qui devait relier la ligne Paris-Bâle à celle de Paris-Strasbourg marque, en 1853, le début du premier stade assez important.

Ayant eu la chance de dépouiller les rôles d'imposition de la période 1768-1790, notre exposé partira de cette époque. Un extrait du registre des patentes nous permettra de faire état de certains métiers commerciaux nouveaux vers 1845-50 alors que l'essor démographique a atteint son apogée.

En ce qui concerne la longue période de grand **exode** rural qui démarra si rapidement au lendemain de la **guerre** de 1870-71, nous répercuterons les échos des **témoignages** de nombreux « anciens » parents et amis que nous **avons** pu recueillir en leur temps. Pour les années écoulées **depuis** la

Mouvements de la Population de Briaucourt.



sonnelles quasi-annuelles. Au lendemain de la dernière guerre mondiale, la transformation des structures agricoles sonna le glas des métiers traditionnels du milieu paysan. Enfin, récemment, la modernisation des matériels d'exploitation, et le développement d'industries nouvelles donnèrent le coup de grâce aux derniers maréchaux-ferrants et aux ouvriers-cultivateurs du « dernier carré ».

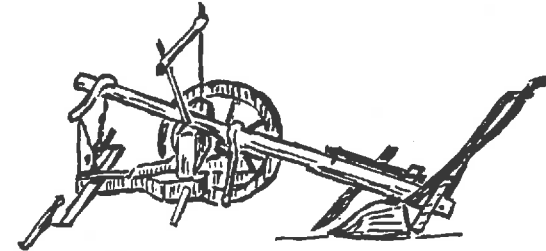
METIERS D'ANTAN

Les tableaux A et B (pp. 60 et 61), montrent assez bien qu'elles étaient, en dehors de celle de « laboureur », c'est-à-dire de cultivateur, les professions qu'on rencontrait dans nos campagnes, sous l'ancien régime et au milieu du XIX^e siècle. Il faut bien souligner qu'à cette époque, tous les habitants de Briaucourt, à de rares exceptions près, étaient laboureurs. Il n'y a guère eu qu'un maître pêcheur et un maréchal-ferrant qui ne furent pas imposés pour une petite culture. Le curé et le « recteur d'escolle » disposaient chacun d'une grange et d'une écurie. Le notaire était imposé pour un journal, une quarte, et deux voitures (de foin). C'est à peu près ce que cultivait et récoltait un tisserand. Un charpentier fut imposé pour une exploitation relativement importante pour un artisan : 3 journaux, 3 quartes, 3 voitures et 2 ouvrées (de vigne). Comme on peut le voir par les quelques notes figurant sur le tableau, certains habitants cumulaient deux occupations. Il fallait bien satisfaire par les moyens du village, sans aller chercher loin ailleurs, tous les besoins des hommes en nourriture, en vêtements, en bâtiment, en matériels divers de culture, en harnachement pour les animaux, loger le vin et préparer le chanvre pour le tissage. La vie en circuit local fermé, ou peu ouvert, et en économie d'abord de subsistance imposait une diversité de métiers connexes à l'activité la plus importante et la plus générale : l'agriculture.

APERÇUS SUR LES TRAVAUX DES ANCIENS « LABOUREURS »

A l'époque dont nous parlons, et qui durera longtemps, les prés étaient relativement peu étendus par rapport aux surfaces considérables qu'ils occupent aujourd'hui.

Ils ne couvraient pas toute la plaine de la Lanterne et de la Roge. Sur le plateau, la prairie était cantonnée dans le fond des vallons principaux de « Marchaux » et de « Valmougie » et celui du « Ru de Lasso » entre les Josimonts était sans herbe, ainsi que le montre la carte de l'Atlas cantonal de 1858, (dont nous présentons à la page 62 une reproduction). Sur les terrains au sol favorable et les mieux exposés on trouvait des vignes, des vergers de pommiers et de pruniers, notamment de « quetsches », des champs de cerisiers pour le « kirsch », bien entretenus, maintenant disparus. Tout le reste du « finage » était labouré.



Machine de l'Encyclopédie .1762.

C'est pourquoi, l'exploitant agricole n'était pas dénommé cultivateur mais laboureur.

L'assolement de trois ans, avec ses jachères à « sombrer » par plusieurs labours dont un très profond et difficile dans les terres fortes, sur la colline la plus élevée, demandait à longueur d'année des travaux assidus, exécutés l'un après l'autre sans répit, que seuls les grands froids pouvaient interrompre.

Parce que les conditions d'exploitation du sol ont beaucoup changé, et que beaucoup d'entre nous les ont oubliées, nous avons pensé qu'il convenait de donner quelques aperçus sommaires des grands travaux saisonniers qui mobilisaient tous les bras valides, des vieux comme des jeunes.

LES FOINS ET LES REGAINS.

Ce sont probablement les foins et les regains qui provoquaient dans les cantons herbagers le plus grand afflux de travailleurs. Faucheurs et faneurs à la main s'y succédaient à intervalles réguliers quand ils n'y arrivaient pas en même temps, ou presque. Lorsque le temps était favorable les équipes com-

Tableau A

Professions exercées à BRIAUCOURT, de 1768 à 1790,
d'après les rôles d'imposition. (C. 317. H^{is} Saône).

	Auvergiste	Charon	Charpentier	Cordonnier	Commis de mine	Maçon	Marchal	Maître d'école (H. ou F.)	Magicien	Menuisier	Mineur	Manœuvre	Meunier	Notaire	Pâture	Pêcheur	Tailleur d'habit	Tailleur de pierre	Tisserand	Peigneur de chanvre	Serrurier	Vallet ou domestique
1790	1	2	4	2	.	2	2	1	1	2	3	.	1	1	1	1	1	1	2	.	10	4
1786	1	2	3	1	.	1	2	1	.	1	2	1	1	1	1	1	1	2	3	.	5	5
1784	1	2	3	3	.	3	2	1	.	1	4	1	1	1	.	1	.	6	.	8-4	4	4
1782	3	2	3	4	1	.	2	2	.	1	3	1	1	1	.	1	.	5	.	8-4	3	3
1780	3	2	3	1	.	2	2	1	.	1	2	1	1	1	.	1	1	4
1777	3	1	1	2	.	2	1	.	.	1	1	.	1	1	.	1	1	3
1772	.	2	4	1	.	1	1	1	.	.	1	2	.	1	1	1	1	4	2	.	.	.
1770	.	2	5	1	.	1	1	.	.	1	.	.	.	1	1	2	2	4	1	.	.	.
1768	1	2	3	2	.	2	1	1	.	1	.	2	.	1	2	1	1	4

En 1780, un auvergiste est aussi maître pêcheur.

En 1782, le commis de mine député de la forge du "Beuchaud".

En 1782 et 1784, les cordonniers pouvaient se trouver en relation de travail avec les fabricants de Saint-Loup.

En 1786, Gabriel MAÏRE est charon et tannier.

et MORAND, tailleur de pierre est également peigneur de chanvre.

En 1790, Cl. Fr. BEUQUOT est auvergiste et laboureur.

et Nicolas MOISSON est marchand ferrant et laboureur.

posées de toute la famille, souvent renforcées par des voisins, passaient toute la journée sur le terrain. Le repas de midi était pris dans un ou deux « pots de camp » dans lesquels chacun puisait à sa guise. On s'abreuvait au « cruchon » ou à la « golotte », les plus pauvres d'une eau légèrement vinaigrée, maintenue au frais dans le ruisseau voisin.

Les outils étaient simples : la faux, ou le fauchon, (une faux armée d'une sorte de petit râteau), auquel on redonnait du fil par une pierre à aiguiser entourée d'herbe et maintenue au frais dans une corne de bœuf accrochée à la ceinture du paysan. (le « koué », parfois en bois). Une petite enclume et un marteau

Tableau B

Les professions patentées à BRIAUCOURT,
en 1839 et 1845, d'après les rôles d'imposition et le
registre des patentés. (Archives communales).

	1839.	1845.
Maréchal fer.	3 Molle Fr. Paris Fé. et Fr.x	2 Molle Fr et Paris Fr. X.
Charpentier.	1 Mougenot	2 Mougenot et Gaudron
Charon.	0	2 Thévenot et Queutey
Menuisier.	3 Bernard, Luzet et Carreaux.	3 Luzet, Carreaux P. et Fr. X.
Tailleur de pierre.	3 Moran J. B., Courtier L. et Trivauday	3 Moran J. B. et Celestin et Trivauday.
Couvreur	1 Molle	1 le même
Tailleur d'habit.	0	1 Jeannin Fr.
Cordonnier.	1 Ziller P. F.	2 Ziller et Colard
x Potier.	1 Géant	1 le même
Tisserand.	4 Barret, Jeannin Molle et Beugnot J.	2 Jeannin et Molle
Fabricant de farine.	1 Laurier	1 Demandre
x Marchand de chevaux	0	1 Maharmet Fr.
x Marchand de vaches	0	1 Savoir
Cabaretier.	3 Dufils, Queutey Cl. et Vaudin J. B.	4 les mêmes plus Perrin.
x Succursaliste	1 Tuvillon	0
x Revendeur	1 Thévenot	1 le même
x Maître de forge	1 Demandre au "Beuchaud"	1 le même

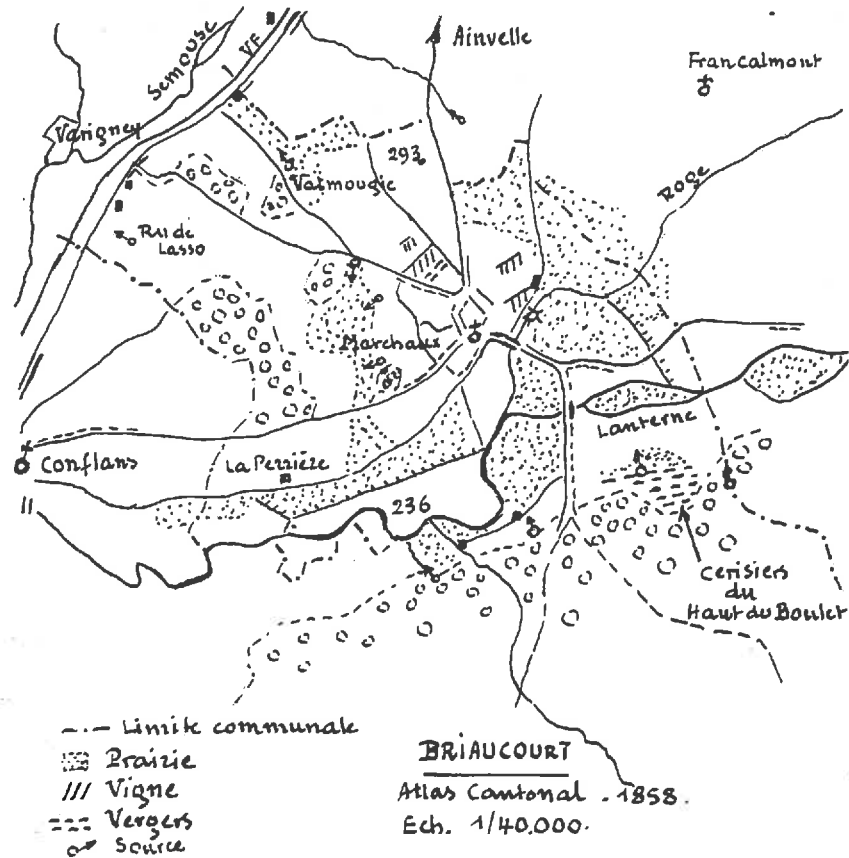
x Professions nouvelles par rapport à celles du Tableau A,
plus général et ne précisant pas les professions patentées.

(le « bêtman » en raison du bruit caractéristique qui provenait de leur emploi) pour rebattre la faux, des râteaux en bois de fabrication locale, et des fourches pour le chargement sur les chariots.

Le séchage de l'herbe coupée était effectué en plusieurs opérations, la mise en andains, c'est-à-dire en bourrelets de foin

correspondant au mouvement du faucheur sur toute la longueur du pré, puis en petites meules (en « biques ») avant la tombée de la nuit pour éviter au plus grand volume de fourrage de subir la rosée du matin, puis, après l'avoir étendu et retourné, fané une deux ou plusieurs fois selon l'ensoleillement, la mise en meules plus importantes (les « valmons »).

« Faire la voiture » était tout un art. Le chargement effectué par rangs successifs de même épaisseur et bien « bordés »



sur les côtés, bien équilibré, était fixé par une perche fixée à l'échelle avant du véhicule et maintenue par une corde enroulée à l'arrière sur le « virot », un rondin écorcé et poli tournant sur un support solidement boulonné et muni d'un système de blocage à levier et à crémaillère.

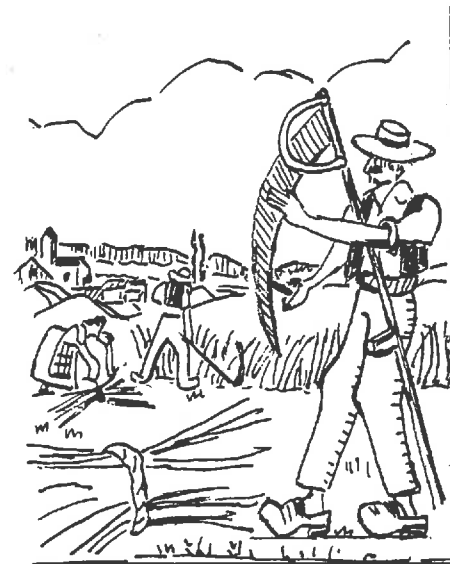
Enfin le foin était engrangé à la fourche, et par relais de fourches, deux ou trois au fur et à mesure que la hauteur du stock augmentait.

Aujourd'hui le foin fauché, fané, râtelé mécaniquement à bonne allure de tracteur, est également pressé mécaniquement par une machine qui dispose régulièrement les bottes sur le terrain. Pour le stocker dans les greniers ou sous un hangar, il n'est plus besoin d'un aspirateur d'herbe en vrac, généralement dénommé « turbo ». Pour les bottes pressées à la machine sur le pré, on utilise aujourd'hui un élévateur ou un tapis roulant.

LA MOISSON ET LE BATTAGE

Mis à part le séchage qui devait être fait si les épis coupés avaient été mouillés par une forte averse ou une pluie d'orage, les opérations de la moisson suivaient un cycle analogue à celui de la récolte du foin. Naguère toutes les céréales étaient coupées à la faucille. Mais assez rapidement cet outil ne fut plus utilisé que pour la récolte du seigle, avant tout de paille destinée à la confection de liens de gerbes. La faucille permettait en effet de couper soigneusement les tiges sans les casser. Le battage du seigle, étendu sur le sol en terre, elle-même battue de la grange, au fléau (le « marchou ») ou plusieurs fléaux frappant en cadence ne s'appliquait qu'aux épis.

Le maniement de la faux pour la moisson des céréales imposait, du fait même de la végétation à couper, un effort beaucoup plus grand que pour l'herbe. Parfois les faucheurs se relayaient.



Des bras plus nombreux rassemblaient les tiges de blé, d'avoine ou d'orge en gerbes puis en petits tas ou « moyettes ». Si l'orage menaçait il fallait prendre la précaution de renverser et d'écarter les tiges d'une gerbe pour en coiffer les autres. Et si par malheur une pluie persistante avait mouillé le grain, tout était à recommencer dès que le soleil permettait de sécher des gerbes plus ou moins « défaites ».

De mémoire d'homme, on n'aurait jamais élevé de meules dans les champs ni près des maisons. Toute la moisson était engrangée. En raison du poids des gerbes maniées à la fourche c'était un travail pénible.

Plus pénible était celui du battage dans la grange où régnait bientôt une poussière qui gênait la respiration et enflammait les yeux. Il fut un temps où la batteuse, déjà mécanique, était entraînée par des hommes pesant sur des manivelles, (nous en avons connue au moins une). Puis pour actionner la machine on fit tourner deux chevaux, aveuglés par des œillères en cuir, sur un manège couvert ou de plein air.

Ces jours de battage, il fallait aussi beaucoup de monde car les postes de travail étaient nombreux. On travaillait à la chaîne pour passer les gerbes, les « engrener » dans la machine, recevoir le grain et le mettre en sacs, recevoir la paille, la boteler en utilisant les liens des gerbes, faire passer celles-ci dans un grenier approprié, et porter le grain dans une chambre particulière généralement située au-dessus de la cuisine afin de le tenir au sec et de pouvoir bien le surveiller.

A la fin du battage tous les participants étaient conviés à un repas plantureux et bien arrosé de vin et de « goutte » du terroir (kirsch, quetsche ou prune) dont certains sortaient considérablement alourdis, mal à l'aise ou ivres.

Puis vint la batteuse mobile actionnée par un moteur à essence qui permettait d'opérer en plein air, mais allongeait la portée des manipulations.

De nos jours, la moissonneuse batteuse vous livre grain et paille, en peu de temps, sur le terrain de la récolte.

LA RECOLTE DES POMMES DE TERRE

De tout temps la récolte des pommes de terre fut une mobilisation de la population de nos villages, particulièrement favorisés par leurs surfaces alluvionnaires, plus ou moins limoneuses, en ce qui concerne la production de ces tubercules, dont

l'essor fut grand à partir de l'installation de nombreuses féculeries en « Haute-Patate », vers la fin du XIX^e siècle.

Que les surfaces réservées à cette production fussent relativement petites, moyennes ou grandes par rapport à l'étendue du finage communal, le concours de nombreuses personnes pour la récolte des « poirottes » fait partie d'une de ces très vieilles habitudes ou traditions, encore respectée aujourd'hui.

Il n'y a pas si longtemps que l'arrachage des pommes de terre se faisait en utilisant uniquement cette sorte de fourche recourbée à manche court qu'on appelle un « crochet » (ou krocho).

Après avoir été répandues sur le sol, dégagées de la terre et si possible, selon les conditions atmosphériques, quelque peu séchées, les pommes de terre étaient triées et mises en sacs quand elles n'étaient pas destinées, tout venant, à la féculerie. Les plus petites et les moins belles seraient utilisées, après cuisson, pour la nourriture des cochons ou des poules. On en a manipulé des tonnes pour les féculeries.

Aujourd'hui, l'arrachage est effectué par une ancienne charrue à un seul soc, une sorte d'araire, qu'on a conservée pour cet usage. On ne voit plus ces équipes de piocheurs suivant chacun leur rang d'un bout à l'autre du champ. Mais les ramasseurs sont toujours aussi nombreux que dans l'ancien temps.

Il y aurait d'autres choses à rappeler concernant les labours au pas lent des bœufs avec des charrues à simple soc, les semailles à la volée, d'un geste large, qui a inspiré peintres et graveurs, le sarclage en équipe penchée presque au ras du sol, l'entretien des raies d'irrigation avec la « hache à pré » au manche si particulier, et l'échardonnage des champs et des prés à l'aide d'un long bâton armé d'une petite lame très coupante, provenant d'une faux ou d'une faucille hors d'usage.

Nous croyons en avoir dit assez pour évoquer le dur et patient labeur parfois très ingrat du laboureur d'antan jusqu'à l'apparition des premières machines agricoles fort simples et à traction animale, vers la fin du siècle dernier.

Nous allons maintenant nous tourner vers d'autres corps de métier.

**

Comme nous l'avons signalé au début de notre exposé, on trouvait dans le village des professions de fabrication et d'entretien d'autant plus diverses que la communauté vivait plus repliée sur elle-même, par ses propres moyens.

Que ces professions aient été exercées à temps plein, ou à temps partiel — dans ce deuxième cas très souvent combinées avec celle de laboureur — il ne saurait être question de toutes les faire revivre. La plupart sont plus ou moins bien connues.

Nous ne rappellerons que celles qui nous ont paru les plus oubliées aujourd'hui.

DANS LE BOIS

A commencer par le métier du charron qui faisait entièrement de ses mains des chariots, des charrettes, des jougs, des charrues et même des tonneaux.

Des tonneaux, il en a toujours fallu pour la fermentation des fruits destinés à l'alambic, (et Dieu sait les quantités d'alcool qu'on a pu distiller et boire dans le pays), et plus encore quand Briaucourt compta cinq hectares de vignes vers 1870.

Parmi les charpentiers il y eut des « couvreurs en encelles », sorte de petites tuiles taillées en plein cœur de chêne dans le fil du bois. Peut-être les fabriquaient-ils eux-mêmes ? La spécialité est rarement indiquée sur les documents statistiques. Mais il est probable que Morand, le couvreur de 1845, posait des « encelles » car il en restait encore, il n'y a pas vingt ans, sur deux ou trois pignons de Briaucourt, les plus exposés aux rafales de forte pluie venant de l'Ouest.

DANS LE FER

Des maréchaux il ne reste plus le moindre vestige d'un travail à bascule avec sangles qui servaient à immobiliser les chevaux à ferrer, après avoir été plus simplifié et plus rustique du temps des bœufs, (parfois des vaches) de trait.

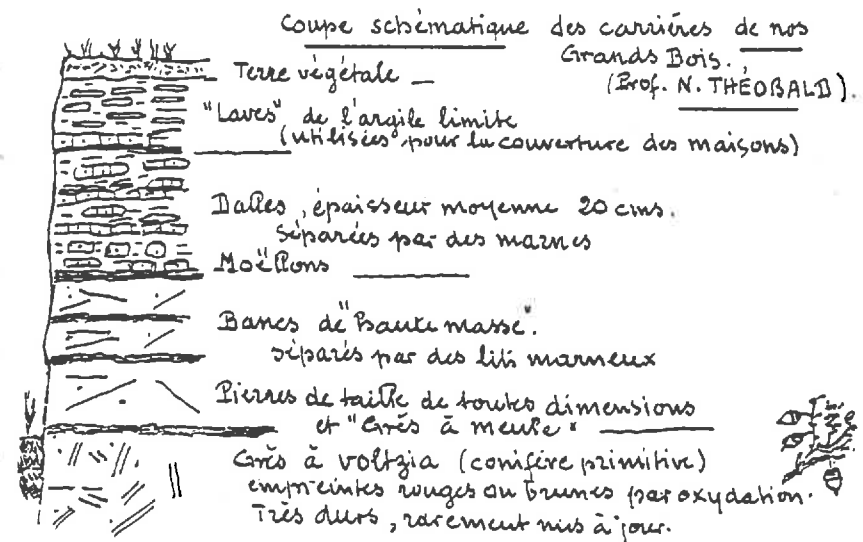
Les maréchaux ne ferraient pas toujours bœufs ou chevaux à longueur d'année. De leurs mains de forgerons-taillandiers sortaient des haches, des gouets et des vouges (on dit ici des « vôges »), et encore des grappins pour retirer les seaux du puits. Ils étaient tous plus ou moins serrurier. Certains d'entre

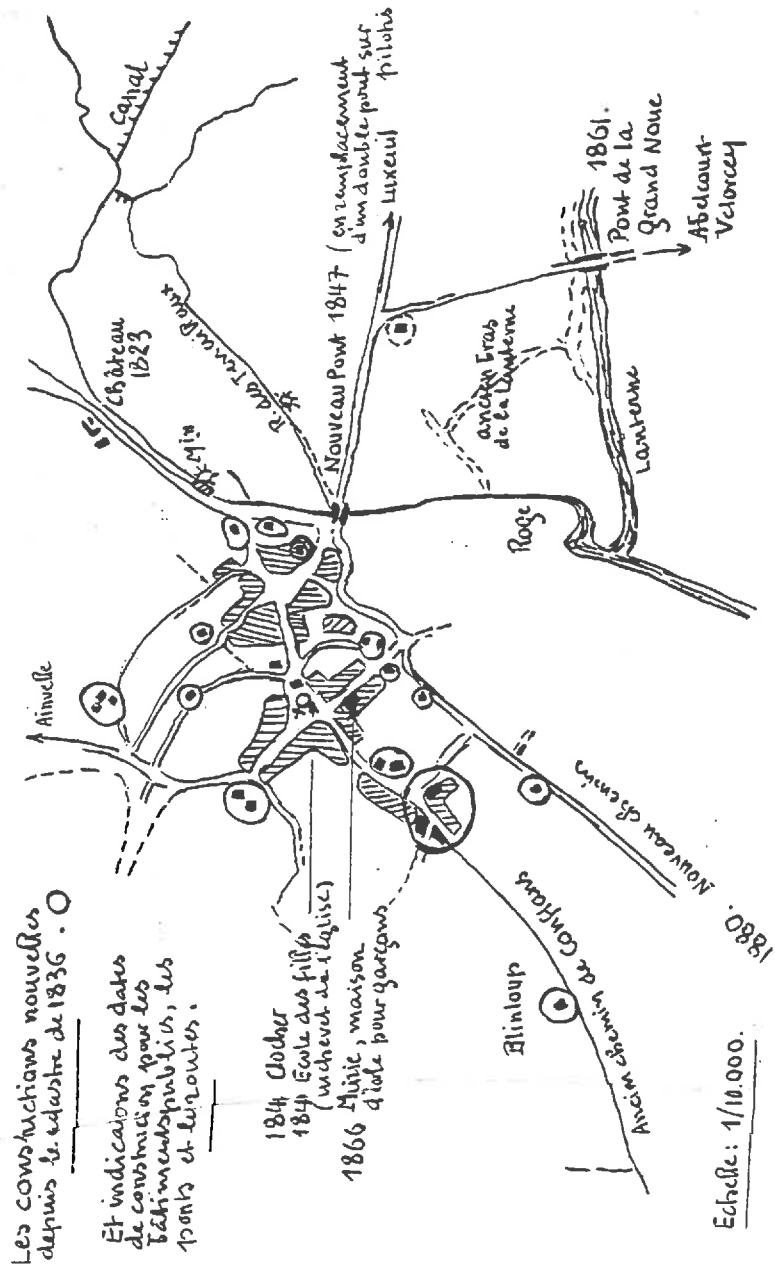
eux étaient de véritables forgerons d'art sachant étirer un morceau de fer rond ou carré pour en faire un ustensile de cuisine, plat et large, tel qu'un « revir beugno » pour retourner les crêpes.

DANS LA PIERRE

Après les métiers du bois et du fer, métiers de base de l'agriculture, ceux de la pierre ont connu une période florissante. Des tailleurs de grès, décomptés trois en 1786, trois en 1845, il y en eut certainement autant, sinon plus, jusque vers la fin du XIX^e siècle. Car on a beaucoup bâti depuis la construction du « château », effectuée entre 1823 et 1825. Qu'on en juge d'après l'énumération suivante : l'école des filles au chevet de l'église, désaffectée depuis de nombreuses années, date de 1840, le « beffroi » de l'église, tout en pierres de taille, de 1844, le pont monumental de la « grand Noue » de 1862, celui du bas de village, et de la route départementale Luxeuil-Faverney, de 1880, et plus de dix maisons nouvelles de 1870.

Nos tailleurs de pierre, les plus anciens nous ont laissé des portes et des fenêtres gothiques ou Renaissance, dont il n'en reste qu'un vestige dans la maison dite Dormoy du bas de village. Leurs successeurs ont taillé de grandes cheminées, des niches de vierge, dont beaucoup sont encore intactes aujourd'hui et le si beau calvaire du vieux cimetière entourant l'église,





d'eux travaillaient des carriers, et des tailleurs de « laves » pour les toits qui n'ont jamais été recensés, sinon comme manœuvres.

C'est que notre immédiat sous-sol du Trias inférieur offrait (et il l'offre encore) dans le horst des « Grands Bois », des ressources de grès bigarré, ou à Voltzia, en toutes épaisseurs et dimensions, (ainsi que le montre la coupe d'une de nos anciennes carrières), exploitées depuis on ne sait quand. Ces carrières laissées à l'abandon trente sept ans, à l'orée des bois, furent à nouveau fouillées en 1826. En raison des travaux de construction que nous venons d'indiquer, une nouvelle exploitation de vingt-cinq fut ouverte au « Haut-du Boulet » en 1850, puis une autre à côté en 1859. Elles furent vraisemblablement fermées vingt-cinq ans plus tard.

M. le Professeur Théobald qui les connaît bien a toujours regretté cette mesure tant il apprécie la couleur et la valeur de nos grès, différents de ceux des Vosges, mais de première qualité.

Ainsi s'en sont allés et les gens et les choses avec l'évolution industrielle et la désertion des campagnes.

DANS LE TISSAGE

Pareille disparition s'est produite pour l'exploitation du chanvre et de son tissage, qui furent des activités florissantes sous l'ancien régime et pendant une bonne partie du XIX^e siècle.

Parmi les tisseurs ou tisserands de 1768, l'un est qualifié de « maître thissié étoile ». Seul, ou patron d'un petit atelier, sans aucun doute il tissait des fibres de chanvre, sur un métier vraisemblablement plus rudimentaire que celui dont nous présentons une reproduction.

Quand le « tissier », le « thysié », ou le « thuissier », (on trouve ces orthographes dans les textes de l'époque), ne traitait pas lui-même la matière première, il la faisait passer entre les mains d'un peigneur de chanvre, ou la trouvait chez cet artisan prête à l'emploi après rouissage, teillage et cardage.

Ces opérations de macération prolongée des tiges pour la séparation de l'écorce filamenteuse, de martelage pour élimination de la matière gommeuse, et enfin de nettoyage des fibres aussi amincies que possible, étaient longues et fatigantes.

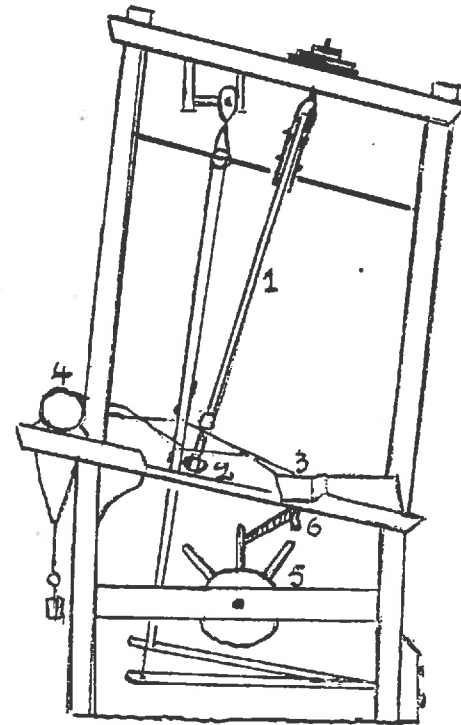
d'industries moins artisanales fournissant d'ailleurs une toile moins épaisse et moins rude, le déclin des tisserands de Briaucourt dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, après que la culture du chanvre ait occupé 3 hectares dans un canton irrigué par la Roge en 1867, dont le lieu-dit des « Petites Chenevières »,



conservé lors de la révision du cadastre en 1957, rappelle le passé.

Etant donné le volume de chanvre récolté, on peut se demander si cette sorte de bassin au contour crénelé qui figure en A sur la reproduction partielle et agrandie de la première

Métier de tisseurs,
d'après gravure du XVIII^e.



1. crosse pour frapper et serrer le fil de trame.
2. navette, com. mandée à main.
3. endouoir pour guider le fil en échiveau.
4. rouleau pour le fil de chaîne
5. déchargeoir pour l'étoffe.
6. eliche pour libérer le déchargeoir

1 2 4 6 pieds

édition de la carte d'état-major (très caractérisée par ses teintes de lavis pour les bois et les prés), n'était pas destiné au rouissage du chanvre.

Il n'en reste plus trace aujourd'hui.

Dans le même temps, au village voisin d'Ainvelle, on trouvait des « tisseurs » de « droguetie » ou de « droëtie », en français de droguet.

Il ne s'agissait pas d'une belle étoffe de soie, de laine ou de coton de premier choix, garnie de dessins brodés sur le tissu, dont se paraient nos grands-mères. C'était une étoffe de laine légère peu large et peu épaisse qui ne coûtait pas cher.

D'après le tableau annexé aux lettres patentes de Cham-

le potier créa son atelier. Ce que nous savons : c'est que par un arrêté préfectoral de 1839, notre artisan, le sieur Géant fut autorisé « à construire un nouveau four de poterie au lieu-dit « la rue des Noyers » en remplacement d'un vieux four hors d'usage » (Archives communales). L'opposition d'un, puis de deux voisins cultivateurs retarda l'application de l'arrêté jusqu'en 1851. Géant partit pour Paris en 1858 pour ne plus revenir au pays. Rien ne nous permet de dire qu'il eut un successeur et de confirmer le fonctionnement de la poterie, mentionnée aux dictionnaires des communes de 1864 et 1877.

DANS LA SIDERURGIE DES ENVIRONS

Nous pourrions enfin parler des métiers de la sidérurgie locale. Le tableau A ne mentionne que des tireurs de mine (ou de castine). Mais parmi les manœuvres il devait bien se trouver des charbonniers et des ouvriers employés par la forge de Varigney, la plus proche de Briaucourt. Comme cette usine a fait l'objet d'une étude parue dans cette Revue (1), nous nous limiterons à quelques rappels sommaires.

La plupart des tireurs de mine furent obligés de changer de matière, sinon de métier, en devenant ouvriers de carrière, vers 1830, au moment où les pauvres gisements de minerai de fer pisolithique des environs de Varigney furent en grande partie délaissés. Quand nos minerais furent complètement abandonnés vers 1862, il ne devait plus rester à Briaucourt un seul tireur de mine.

DE PERE EN FILS

Pour clore cette première partie de notre causerie, nous présenterons deux observations.

La première, qui découle de l'analyse des deux tableaux A et B : c'est la persistance des professions rurales de la Révolution à la moitié, au moins, du XIX^e siècle. A cette époque, seul le magnien a disparu. Par contre, deux maquignons et deux épiciers ou merciers, cumulant généralement les deux commerces, apparaissent, et le nombre des cabaretiers a sérieusement progressé. Il semble bien que ces métiers, nouveaux dans le village, soient en relation directe avec le développement des communications, et, de ce fait même, des échanges commerciaux.

(1) Voir Nouvelle Revue Franc-Comtoise, n° 49, tome XIII, fasc. I, pp. 27-42

La deuxième observation, qui s'est renforcée à l'analyse de documents échelonnés dans le temps et analogues ou identiques aux tableaux précités, c'est la transmission continue du métier de père en fils, comme un héritage à conserver aussi longtemps que possible, et une fidélité à la profession familiale.

Pendant longtemps, de date très ancienne, les professions se sont exercées de père en fils.

De génération en génération, les laboureurs et les artisans se transmettaient, avec un soin parfois jaloux, leurs traditions du travail bien fait, pas à moitié, dans l'amour du métier, et pour certaines professions les tours de main qui conservaient leur réputation et la qualité de leurs œuvres.

C'est ainsi qu'en 1845, on lit pour une rubrique professionnelle bien déterminée des noms de famille inchangés depuis la Révolution française. La même observation peut être faite, par la force des choses sur une plus petite échelle, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, à la mesure de l'émigration.

Cette continuité familiale dans le métier ancestral, sans cesse amélioré, était une sécurité pour tous qui ne devait pas tarder à disparaître.

METIERS D'HIER

Hier, pour nous, il convient de le préciser, sans marquer de séparation absolue avec les temps qui l'ont précédé, commence dans les dernières années du XIX^e siècle pour atteindre les lendemains de la deuxième mondiale vers 1950-1960.

Ce fut une période assez bouleversée, non pas tant peut-être par la disparition des ouvriers-cultivateurs et celle des artisans, très peu nombreux, de vieille souche, que par la création d'industries nouvelles de transformation de deux productions agricoles : le lait et la pomme de terre, qui n'existent plus. Ce fut aussi le temps de l'extinction des activités commerciales recensées en 1845, et de l'amenuisement, progressif puis accéléré d'une industrie d'art, sans ateliers : celle de la dentelle Renaissance à laquelle Luxeuil a attaché son nom.

DES OUVRIERS D'USINE CULTIVATEURS

C'est à dessein, qu'au lieu de l'expression ouvrier-paysan qui marque parfois uniquement l'origine terrienne de l'homme, nous employons celle d'ouvrier-cultivateur qui dit bien ce

qu'elle veut dire. Au sens littéral de ce deuxième mot composé, il s'agit d'un homme résidant à la campagne, associant au métier d'usine ou d'atelier, (fonderie, tréfilerie, scierie par exemples), le métier de cultivateur en deuxième main, celui-là, dans la plupart des cas, avec l'aide de sa femme et même de ses plus grands enfants.

Sans doute nos ouvriers-cultivateurs du XX^e siècle pouvaient-ils rappeler dans l'esprit des gens connaissant un peu l'histoire locale les ouvriers, les artisans, sinon les notables qui labouraient des lopins de terre aux temps de la Révolution. Mais nos derniers paysans voués à la fois au travail en usine et à celui de la terre — et nos deux derniers artisans : Xavier, le forgeron-maréchal, et Séraphin, le charron — étaient bien différents de leurs ancêtres. D'une part, par l'étendue de leur exploitation agricole qui atteignait plusieurs hectares, d'autre part, par la possession d'un matériel qui leur évitait d'avoir recours aux services d'un cultivateur à plein temps, mieux outillé. Au début du siècle, Briaucourt comptait une douzaine environ d'ouvriers-cultivateurs qui assuraient un travail régulier, pour la plupart d'entre-eux à la fonderie de Variigny ou à la tréfilerie du Beuchot. Vers 1960, leur nombre n'était plus que de quatre. Le dernier qui se trouvait être le plus petit exploitant agricole devait « tenir le coup », c'est le cas de le dire jusqu'à la Saint-Martin de 1968.

En 1971, Hautevelle en abritait encore deux, après en avoir compté huit en 1962.

Le paysan ouvrier-cultivateur était un type d'homme courageux, gros travailleur, qui réalisait un certain équilibre personnel entre l'usine et la terre. Il a marqué une époque dans l'évolution sociale du monde rural, aujourd'hui composé, en ce qui concerne les actifs, et dans notre pays, aux trois quarts d'ouvriers d'usine ou de chantier.

DES DERNIERS ARTISANS

A la mesure de la diminution du nombre des exploitations agricoles et de leur première mécanisation, de l'extension des réseaux commerciaux de distribution de matériels et d'objets de toutes sortes, et surtout de l'exode qui ne s'arrêtait pas, le nombre des artisans de village avait considérablement diminué depuis les lendemains de la guerre de 1870-71.

A la veille de la guerre de 1914-18, selon nos souve-

nirs personnels, les artisans de Briaucourt pouvaient être comptés sur les doigts de la main.

Il y a longtemps que le métier « ne nourrissait plus son homme », convenablement.

Pourtant, le maréchal-ferrant, le sabotier à la main, l'he cordonnier plutôt savetier, et chantre au lutrin de l'église, l'he vannier sans grande clientèle, (car certains paysans l'étaient plus ou moins), tous âgés, ne pouvaient prendre par tous les temps le chemin d'une usine. A une époque où la retraite et l'allocation vieillesse n'existaient pas, il fallait bien continuer jusqu'au bout le métier pour continuer à vivre, très modestement. Usés, ils sont morts à la tâche ou très peu de temps après l'avoir par force abandonnée.

Le menuisier, encore jeune mais débile, gagnait bien sa vie. Mort prématurément, il ne fut pas remplacé.

Par contre, un maréchal-ferrant très qualifié (il avait exercé ce métier à l'Ecole de Saumur) et excellent forgeron, quelque peu mécanicien par surcroît, vint s'installer dans le village. Son atelier prospéra assez rapidement grâce aux tournées de maréchal demandées par les villages voisins qui en manquait, et aux fabrications de petites machines agricoles, chariots et remorques métalliques sur pneus de son invention. Après qu'il eut cessé toute activité pour raison de santé et d'âge, son successeur un de ses fils, entreprenant et dynamique, cessa de ferrer les animaux pour se consacrer à des travaux de mécano-soudure et à des travaux de moisson et de battage avec de puissantes machines de haut rendement. L'affaire est aujourd'hui en plein essor.

Dans les métiers du bois, le vieux sabotier disparu, fut remplacé par un scieur de bois de chauffage à domicile qui monta un atelier pour fabriquer mécaniquement des sabots pendant la mauvaise saison. Ayant abandonné ce genre de travail dont les débouchés se fermaient davantage chaque année, il porta tous ses efforts sur le sciage de grumes. Ce qui l'amena à agrandir et à perfectionner son installation. Aujourd'hui de grands espoirs d'extension et de plus grands débits lui sont permis.

DANS LA FORET

Il fut un temps où des ouvriers vivaient à longueur d'année dans la forêt.



Nos rappels seraient incomplets si nous ne disions quelques mots de curieux personnages très spécialisés dans de petites tâches, ou cumulant au contraire plusieurs emplois.

A côté des artisans et des commerçants, on trouvait dans le village, une diversité de petits métiers, parfois doubles dont nous ne voudrions pas laisser oublier le pittoresque et la couleur. Nous citerons donc simplement : le vannier-coiffeur, la cardeuse de laine et moissonneuse de seigle pour les liens, les lavandières « La Bique » et la « Caquette », cette deuxième également carillonneuse : des offices, des glas, des baptêmes, des mariages et des trois Angélus journaliers qu'on n'entend plus, Marie qui faisait des ménages, Félicie l'épicière qui s'était faite une renommée dans la fabrication de la cancoillotte, le sabotier appareteur, le cantonnier, et le garde-champêtre, parfois représentés par le même homme. Nous avons aussi connu un forgeron-cafetier, maquignon à ses heures, et encore un savetier, bedeau-sacristain, chantre (criard) au lutrin, « avocat » à l'occasion. C'était le bon temps où les vieilles personnes trouvaient toujours aide et service auprès de voisins besogneux et intéressés. Aujourd'hui il faut courir bien loin pour être dépanné.

L'AGONIE DE LA BRODERIE (2)

Il y avait, par contre, un métier, une industrie, un art fort répandu. C'est pourquoi malgré la tristesse que me cause la situation lamentable de la broderie à la main, particulièrement de la « Renaissance », dont les travaux comprenaient hier des nappes d'autel, des aubes de prêtre, des corsages et de grands rideaux, il faut quand même en parler.

Du temps de nos parents, (ma mère et mes tantes brodaient), et de nos grands-parents (ma grand-mère brodait), beaucoup de paysannes, sinon toutes, pauvres ou aisées, savaient manier à ravir le lacet et le fil des entrelacs sur les « modèles » en papier toilé que leur confiaient les « brodeurs ».

« Brodeur », c'était le mot en usage pour désigner « l'entrepreneur » qui proposait les travaux à faire, en fixait la rémunération, (lacet et fil fournis par lui), et venait les prendre

(2) Pour plus amples informations, le lecteur pourra se reporter au n° 36 de la Nouvelle Revue Franc-Comtoise, tome IX, fascicule IV, pp. 189-196.

était composée de Portugais. Certains d'entre eux qui façonnaient des traverses de chemin de fer, au « Chânois », ont logé à Briaucourt en 1953.

Le dernier petit exploitant forestier qui traitait des marchés de bois appartenant à des particuliers, ou de chablis des bois communaux a pris sa retraite il y a une dizaine d'années. Et le dernier débardeur de grumes ne trouve plus guère de travail. L'exploitation de la forêt est maintenant l'affaire de gros marchands de bois parfaitement équipés pour l'abattage et le transport, sinon pour le débitage dans leur propre scierie des meilleurs produits de la forêt.

DE DEUX PETITES INDUSTRIES SANS LENDEMAIN

D'artisanats plus importants pouvant être considérés comme de petites industries comptant plusieurs employés et ouvriers, Briaucourt en connut deux, en dehors de celle tentée par « le moulin », comme elle issues des produits locaux : le lait et la pomme de terre.

LAITERIE

La profession de laitier devait tout naturellement trouver place dans nos villages à partir du moment où le cheptel des vaches commença à augmenter. Une fromagerie fut implantée à Briaucourt à la veille de la guerre de 1914, par un homme venu de l'extérieur et qui n'était guère préparé à conduire une telle entreprise. L'affaire ne tarda pas à tourner à la faillite. Entre les deux guerres, une autre fromagerie, avec porcherie annexe, au contraire fut très prospère. Malheureusement dans un climat de haine et de vengeance entre résistants et collaborateurs, ou prétendus tels, le fromager qui n'était autre que le maire dut quitter le village. Ce fut bien dommage pour le village, car sous son successeur l'affaire périclita et sombra définitivement. Des fromageries il y en eut à Ainvelle et à Francalmont, mais elles ne durèrent, elles aussi, que quelques années.

FECULERIE

Une autre industrie de transformation concernant la pomme de terre connut une ère de prospérité. Deux féculeries fonctionnèrent dans les environs immédiats de Briancourt, toutes deux sur la Lanterne, l'une à Francalmont, l'autre à Conflans. Celle de Francalmont avait été établie la première, au

debut du siecle en cours, sous une forme cooperative. Celle de Conflans resta une entreprise privée dans le cadre d'une très grande exploitation agricole, exceptionnelle dans le pays, par les 300 hectares qu'elle compte aujourd'hui.

Nos deux féculeries devaient fermer leurs portes vers 1956, victimes de la concurrence des produits chimiques pour l'apprêt des toiles des Vosges. Les paysans de Briaucourt s'y étaient heureusement préparés dès qu'ils avaient vu arriver à Francalmont des pommes de terre de Bretagne, à un prix inférieur à celui qu'ils pouvaient consentir sans en tirer le moindre profit. En 1950, la surface couverte par les champs de pommes de terre était tombée à 10 hectares, alors qu'elle avait été de 60 quelques années auparavant. Aujourd'hui la surface réservée à ce tubercule est strictement limitée aux besoins de la ferme, ou du ménage.

DES DERNIERS COMMERÇANTS SEDENTAIRES

De même que pour les vieux artisans, dans un village qui se vide de ses jeunes habitants dès qu'ils sont en âge de gagner leur vie, les commerçants trop nombreux relativement à la clientèle locale devaient disparaître.

Au début du siècle, des professions recensées en 1845, celles de marchands de chevaux ou de vaches n'étaient plus représentées à Briaucourt. Au hameau de « Derrière Fontaine » on trouve encore un emboucheur. A Francalmont, qui de mémoire d'homme a toujours abrité un maquignon, on peut depuis quelques années en rencontrer deux.

Nos anciens revendeur et succursaliste ont bien eu des successeurs : deux mercières qui vendaient des fournitures pour la broderie et la dentelle et aussi un peu d'épicerie : sucre candi et café avant que les « Caïffa » ambulants ne leur enlèvent leurs chalands, trois épicières de quartier dans le haut et dans le bas du village dont deux tenaient café.

Nous ne saurions préciser à quelle date s'est installée une boulangerie, doublée d'un bureau de tabac où l'on pouvait également boire. Il est assez curieux que le document de 1845 ne mentionne aucun boulanger alors que les fours banaux avaient été démolis entre 1830 et 1840.

Sans doute la nécessité de disposer d'un boulanger ne se fit-elle sentir que, plus tard lorsqu'une bonne partie de la popu-

lation n'utilisa plus régulièrement ses fours particuliers, se réservant de les mettre en chauffe pour les grandes occasions que sont les mariages, les baptêmes et la fête patronale.

De nos jours, et depuis quelques années, parmi un peu plus de deux cents habitants, on ne compte que deux commerçants, un cafetier, aubergiste à ses heures, et un boulanger, épicier, marchand de légumes un peu mercier, un peu droguiste, qui a organisé une sorte de petit magasin-bazar (nous n'aimons pas le mot « drugstore ») bien achalandé.

Hautevelle ne dispose pas du même équipement local. Quant aux petites communes d'Ainvelle et de Francalmont, elles doivent entièrement se ravitailler à l'extérieur.

AMBULANTS

Il n'y a pas si longtemps, une part, plus ou moins importante selon les denrées, les saisons, et les ménages, du commerce de bouche et d'habillement revenait aux marchands et artisans ambulants.

En dehors des « Caïffa » dont nous venons de parler, on rencontrait souvent dans nos villages des personnages pittoresques et spécialisés :

— Le magnien, ferblantier, soudeur, chaudronnier qui réparait tous les ustensiles ménagers,

— Le réparateur de faïence et de porcelaine,

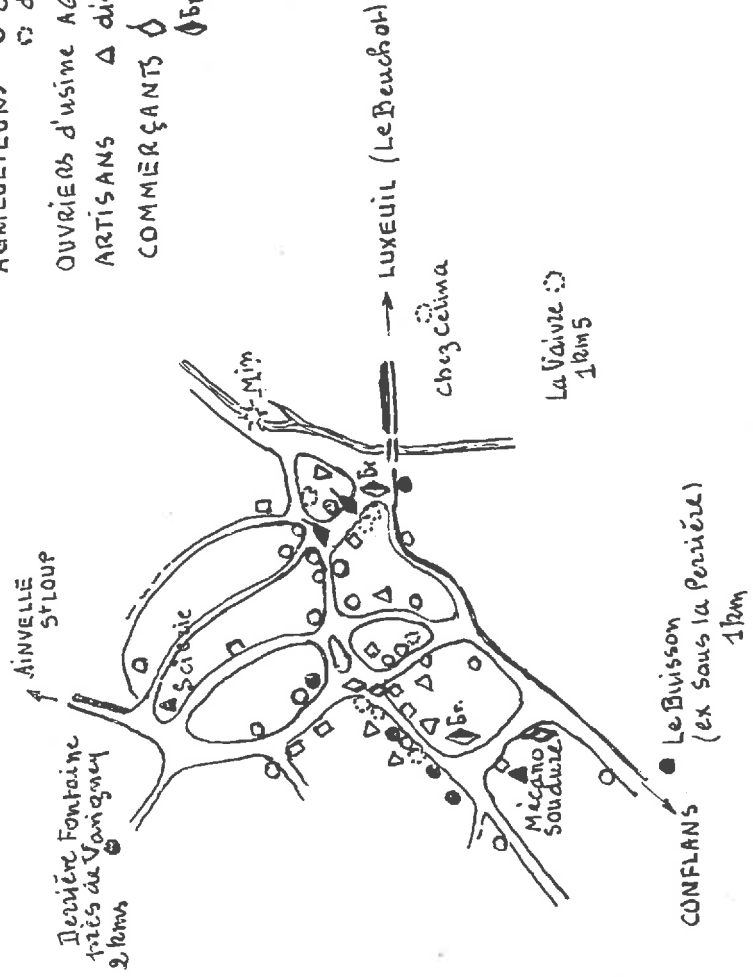
— L'aiguseur de tous les outils coupants de couture et de cuisine, et tous les types de « Bohémiens » ou de « camp-volants », rempailleurs de chaises, vanniers, en même temps vendeurs de menus objets de mercerie, de plus en plus rares de nos jours.

Le vendeur d'almanachs du bon vieux temps dans lesquels le calendrier tenait une petite place par rapport aux prévisions météorologiques, aux prédictions astrologiques, aux recettes et aux historiettes de toutes sortes, ne se rencontre presque plus.

Le nombre des acheteurs de peaux de lapin et de chiffons dont les villageois guettaient le passage s'est considérablement amenuisé. Les rares « pattiers » d'aujourd'hui sont avant tout des brocanteurs et des ferrailleurs.

LA DISPARITION DES ANCIENS METIERS AU XX^e SIECLE.

AGRICULTEURS ○ disparus ● actuels
 ○ disparus entièrement
 OUVRIERS d'usine AGRICULTEURS □ disparus
 ARTISANS ▲ disparus ▲ nouveaux
 COMMERÇANTS ◇ disparus ◆ actuels
 Br. Boulanger



à domicile, pour les vendre et les expédier aux plus grands magasins de Paris et des plus grandes villes de France, et... de l'Étranger.

Avant la guerre de 1914, nous avons connu deux brodeurs au moins, dont le plus important avait sans succès essayé d'organiser un atelier avec horaire de travail et ne se déplaçait guère. L'autre était notre cousin et parrain. Parmi nos souvenirs de garçon de 12 à 15 ans en vacances, celui de la tournée des dentellières des environs faite sur le porte-bagage de sa motocyclette, puissante pour l'époque, est resté profondément gravé dans nos yeux et dans notre mémoire.

Puis il n'y eut plus guère qu'une entreprise de broderie qui cessa de fonctionner il y a quelques années.

Aujourd'hui, une commissionnaire dépendant d'une maison extérieure au pays procure du travail de broderie Renaissance à quelques personnes âgées, dix au maximum pour Briaucourt.

Du travail, c'est trop dire. Car il s'agit bien plutôt d'une occupation, dont la rémunération par trop faible ne peut être qu'un appoint à une retraite agricole. Dans de telles conditions, la Renaissance à la main est entrée en agonie.

Encore un art traditionnel et très rural qui disparaît, et que la machine, depuis quelque temps à l'œuvre, ne pourra que copier.

CONCLUSIONS

La disparition des artisans et des commerçants, combinée avec la diminution des exploitations agricoles a transformé complètement l'économie et la vie de nos villages. Heureusement nous le signalons bien que cela soit hors de notre sujet, des industries locales ont pu fixer auprès de leurs parents un nombre relativement important d'ouvriers.

On peut déplorer que nos villages sans artisans et sans boutiques, soient devenus des dortoirs pour salariés travaillant à l'extérieur et des maisons de repos pour retraités, autour de quelques fermes en exploitation. Leur visage humain a complètement changé.

Cependant il ne servirait à rien de regretter amèrement le passé que nous venons de parcourir, car l'évolution des moyens de production et de distribution est irréversible. Et, il faut bien

reconnaître que le progrès a considérablement amélioré les conditions matérielles de vie à la campagne.

Ce qu'il faut souhaiter : c'est que les anciens paysans, qui ont mené de durs combats pour leur existence, et qui avaient des traditions et de grandes espérances, ne soient pas totalement oubliés, et que ne soit pas perdu le sens d'une appartenance à un terroir.

Il semble bien que depuis plusieurs années on observe un certain retour au folklore. Il se manifeste, il est vrai plus par des réalisations artistiques dans les domaines de la danse et de la musique, et par la renaissance de métiers d'art, (tels que le tissage, la poterie, le fer forgé et la vannerie) en certains lieux touristiques privilégiés, que par une recherche de la connaissance complète du peuple dans son passé.

Pourtant l'histoire des métiers, aisée à saisir parce qu'elle est particulièrement concrète, reste fort intéressante et bienfaisante pour l'homme qui veut l'approfondir.

De cette histoire, se dégagent en effet l'amour du travail bien fait, la persistance dans un effort réfléchi, le sens de l'initiative et celui des responsabilités qu'il faudrait, nous paraît-il comme à beaucoup d'autres, cultiver et répandre davantage qu'on ne le fait généralement aujourd'hui.

G. TISSERAND.



ERRATA

Un chiffre s'étant brisé au tirage de notre dernier numéro dans la page de couverture, rectifier ce facicule en notant 53 au lieu de 3